

CINEMA



Louise LAGRANGE
dans " La Danseuse Orchidée "

*Film de Léonce Perret
Production Franco-Film*

15 Mars 1928

Prix : 6 fr.

a. a. f. a.
superfilm



**l'étudiant
pauvre**

NICEA FILM PRODUCTION

va sortir en exclusivité
à partir du 23 Mars
au Cinéma du CARILLON
30, Boulevard Bonne-Nouvelle

Le Martyre de Sainte Maxence

Légende de la Primitive Eglise
d'après le roman d'Eugène BARBIER
interprété par Lucienne LEGRAND

Prochainement

PARDONNÉE

que Jean CASSAGNE vient de terminer à Nice
d'après la nouvelle d'EUGÈNE BARBIER

Pour la location et la vente à l'étranger s'adresser à la :

NICEA FILM PRODUCTION

Agence Commerciale : 26, rue de la Pépinière - PARIS

Tél. : Laborde 32-20 à 32-34



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

- | | |
|---|--|
| <i>Réhabilitons le film à court métrage,</i>
par Edmond EPARDAUD. | <i>Le Trésor méconnu,</i>
par Madeleine ORTA. |
| <i>Les chefs de file du cinéma français :</i>
Henry Roussel,
par Georges DARHUYS. | <i>H. de Balzac au Cinéma,</i>
par Henry POULAILLE. |
| <i>La chute de la Maison Usher,</i>
par Robert TRÉVISE. | <i>A travers les studios,</i>
par George FRONVAL. |
| <i>Une visite aux studios de la Franco-Film,</i>
par Edmond EPARDAUD. | <i>Le duel à l'américaine,</i>
nouvelle de René MAZEDIEN. |
| <i>Les films présentés,</i>
par Paul LÉRINS. | <i>Les Livres,</i>
par Jean MAXY. |
| <i>Libres Propos,</i>
par LES QUATRE. | <i>Nouvelles de l'Etranger.</i> |

REVUE MENSUELLE

2^e Année

15 Mars 1928 -- N° 10



Directeur - Rédacteur en Chef :
Edmond ÉPARDAUD
Direction artistique :
Henri FRANÇOIS

Fondateurs : Henri François, Pierre Weill et Edmond Eparaud

Editions Henri FRANÇOIS : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11^e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

ABONNEMENTS :

France, un an : 60 francs.

Etranger, un an : 100 francs.

Prix du numéro : 6 fr.

Réhabilitons le film à court métrage



DEPUIS plusieurs années, nous assistons à une véritable course au métrage. Il y a encore quatre ou cinq ans, les films de 1.800 mètres étaient d'une exceptionnelle longueur. Puis, le grand film atteignit et dépassa 2.000 mètres, 2.500, 2.800. Aujourd'hui, une production qui se respecte, doit faire 3.000 mètres et davantage. Si l'on excepte certains sujets spéciaux, ce métrage est absolument hors de raison.

D'abord, il est impossible de tenir éveillée l'attention du spectateur durant deux heures et la fatigue, au cinéma, est synonyme d'échec. En outre — ce qui est encore plus grave — un film de conception moyenne qui dépasse un certain métrage, s'embarrasse presque nécessairement de longueurs fastidieuses, de détails inutiles. Il s'ensuit une rupture du rythme cinématographique tout à fait comparable au vice littéraire bien connu sous le nom de « tirage à la ligne ».

M. Aubert me disait un jour : « Tous les films sont trop longs. » Le sympathique éditeur voulait exprimer par là que le métrage était rarement conditionné par le sujet. Tant d'autres considérations interviennent et tel metteur en scène qui était parti avec un découpage scrupuleusement minuté, s'est laissé tenter en cours de route par la notation de détails fortuits, par l'indication de tableaux de nature, couchers de soleil, etc., quand la vedette, particulièrement exigeante, n'obtenait pas, au mépris du scénario, un allongement inconsidéré de son rôle. Et voilà comment, parti pour 2.000 mètres, le metteur en scène revient avec 3.000.

Les inconvénients de ce développement anormal des films sont multiples : ennui pour le spectateur et désaffection progressive du cinéma, perte inutile d'argent et de temps, découragement des capitaux, régression de l'art cinématographique.

Le remède est simple : réduisons le métrage, en le ramenant aux proportions normales. Aucun art n'est plus temporel que le cinéma. Psychologiquement, il se résout en une succession de phénomènes de conscience, dont la durée est déterminée d'une façon rigoureuse. Ce qui le prouve, c'est qu'une scène peut sembler trop longue à l'écran avec simplement quelques images de trop. Coupez ces images superfétatoires et vous ramèneriez le rythme normal de la conscience. En même temps, l'impression de longueur disparaîtra.

Il fut un temps où le cinéma recherchait, en dehors de tout bavardage littéraire et de tout étalage technique, la concision du sujet. Aujourd'hui il est de bon ton de mépriser cette rapidité d'expression, qui n'était que sincérité et probité artistique.

Une réaction salutaire ne saurait tarder à se produire. Elle se manifeste déjà et les éditeurs, conscients du danger, ne poussent plus les réalisateurs à atteindre ce qu'on appelle encore « le métrage des grands films d'exclusivité. »

Mieux que cela. On reparle du film à court métrage — ce qui est autre chose que le film à métrage normal. Ce film fut autrefois fureur et on lui doit, sans doute, les plus pathétiques ou les plus amusants sujets de l'écran. Dramas rapides en 1.200 mètres, comédies alertes en trois ou quatre bobines, sans luxe de mise en scène, sans figuration fastueuse, sans décor ruineux, avec quelques personnages solidement campés, quelle formule valut jamais celle-là ?

Il est probable que l'essor donné à la production nationale par la nouvelle réglementation du cinéma favorisera le film à court métrage qui peut être obtenu très économiquement en assurant le plus large bénéfice. Le public qui fuit de plus en plus le spectacle fatigant, réclame ces films rapides, synthétiques, vraies tranches de vie tragique ou fantaisiste dont l'intérêt ne se disperse pas au profit d'une vaine technicité.

EDMOND EPARDAUD.

Les chefs de file du cinéma Français

HENRY ROUSSELL

HENRY ROUSSELL était célèbre au théâtre quand il aborda le cinéma, d'abord comme interprète, puis comme metteur en scène. La formation dramatique, qui pour tant d'autres fut néfaste, semble avoir inspiré favorablement le talent cinématographique de Roussel. Evitant soigneusement la confusion des genres, que la plupart des réalisateurs venus du théâtre commirent, l'auteur de *La Valse de l'Adieu* conserva de la scène le goût du jeu, une précision dans l'attitude et la mimique correspondant à l'action lyrique commandée par le verbe. S'il resta « théâtre » par certains côtés, il fut aussi essentiellement « cinéma », le sens visuel de l'image s'ajoutant, chez lui, au sens verbal de l'expression dramatique.

Cette double tendance, qui se rencontre dans tous les films d'Henry Roussel, explique son talent de compositeur d'images.

Roussel ne fut jamais très épris de technicité, ou plutôt il pensa que la technique devait être l'humble servante de la pensée cinématographique et s'incliner toujours devant elle. Nous ne chercherons donc pas, dans les œuvres de Roussel, ces subtilités, parfois déliquescentes, qui caractérisent l'art de certains metteurs en scène. Méprisant la virtuosité pour elle-même, il va droit au but et trouve toujours, pour exprimer sa pensée, la forme la plus convenable. Cet art direct, qui met au-dessus de tout la sensibilité et la sincérité, sait donner au fait humain sa pleine valeur. Il est psychologique par essence, mais alors que le théâtre fonde la psychologie sur le développement littéraire et dialogué des situations, le cinéma la fonde uniquement sur les extériorisations de la conscience et les circonstances visuelles des faits. D'où la supériorité vivante du cinéma.

Henry Roussel, homme de théâtre, adore les conflits d'âme, les situations dramatiques, qui se nouent et se dénouent. Il fit même un film dont le thème était entièrement emprunté aux données scéniques, *Vérité*. Ce ne fut pas son meilleur, malgré tout le talent d'Emmy Lynn.

Cette erreur à part, les films de Roussel ont contribué à créer une psychologie de l'écran, qui est bien différente de celle du théâtre, ou de celle du roman.

Déjà, dans *L'Ame du Bronze*, qui date d'une dizaine d'années — et qui fut son premier film — Roussel, exploitant un

douloureux fait de guerre, symbolisa l'héroïsme en traits inoubliables. Par la suite, il continua à exprimer en images des cas de conscience, ou des conflits d'âme, sans jamais s'écarter de la vraisemblance psychologique ni de la vérité intérieure.

Ce furent *Visages voilés...*, *Ames closes*, *Vérité*, *Les Opprimés*, *Violettes Impériales*, *La Terre Promise*, *Destinée ! L'Ile enchantée*, *La Valse de l'Adieu*.

Une autre aptitude qu'Henry Roussel doit au théâtre, c'est de camper des types conformément au milieu où ils évoluent.

A ce point de vue, toute la première partie de *La Terre Promise* peignant certains milieux israélites de Pologne, est un pur chef-d'œuvre critique. De même les scènes de début de *La Valse de l'Adieu*, où nous assistons à la formation du génie musical de Chopin.

Henry Roussel, disions-nous, ne fait jamais étalage d'une vaine technique. Précisément parce que ce qu'il aime dans le cinéma, c'est la vie, la vie des choses et la vie de l'âme. Et il n'est pas de ceux qui arrêtent délibérément le cours de la vie pour se contempler eux-mêmes ou faire montre de leur force.

Comme artiste, artiste d'images, Roussel mérite notre admiration. Son œil a le sens de la pure visualité et l'on trouverait dans *Visages voilés...*, *Ames closes*, dans *Les Opprimés*, dans *La Terre Promise*, surtout dans *La Valse de l'Adieu*, son film le plus esthétique et le plus sensible à la fois, des pages définitives, dignes d'une anthologie des images.

Talent complet, auquel manquent, parfois, la continuité et le sens architectural de la composition filmée, mais qui s'élève en certaines parties, si haut, que nous excusons ces humaines faiblesses causées le plus souvent, comme dans la fin de *La Terre Promise*, par le souci commercial de plaire au public moyen.

Il faudrait encore rappeler la part personnelle prise par Roussel dans la formation du talent cinématographique de Raquel Meller — titre de gloire appréciable.

Henry Roussel est un maître, dont nous devons attendre encore beaucoup.

GEORGES DARHUYS.



Henry ROUSSELL, par A. Briol.

Un grand film de Jean EPSTEIN

LA CHUTE DE LA MAISON USHER

JE viens de passer quelques heures charmantes avec Jean Epstein au studio d'Epinay.

Jean Epstein n'est pas seulement l'un de nos meilleurs réalisateurs, c'est encore un esprit subtil et délicat qui théorise volontiers sur l'art qu'il aime et dont il a fait la grande passion de sa vie ardente.

Ses deux derniers films qui renouvellent si intelligemment la technique du film, *Six et demi onze* et surtout cet admirable essai de psychologie moderne *La Glace à trois faces*, ont brillamment servi la cause française. Plus que jamais, Epstein fait figure de maître et nous savons qu'à l'étranger, en Allemagne en particulier, sa production est suivie avec une sympathie que l'on voudrait toujours rencontrer chez nous à son égard.

On sait qu'Epstein réalise actuellement *La Chute de la maison Usher*, d'après le conte fantastique d'Edgar Poë. Excellent choix où l'auteur de *Cœur Fidèle*, débordant le cadre étroit et superficiel des mondanités et des réalités moyennes, aura su trouver une ample matière imaginative et poétique dont s'accommode d'instinct son goût des choses de l'esprit.

— Ne croyez pas cependant, me dit Epstein, que j'ai été hypnotisé par le côté fantastique du conte d'Edgar Poë. J'ai tenu à éviter d'en tirer un film grandguignolesque basé uniquement sur la terreur ou l'angoisse.

La Chute de la maison Usher gardera naturellement

le caractère mystérieux et tragique de l'œuvre littéraire mais j'ai tiré le symbole dans un sens poétique et lyrique qui atténue l'effet pénible de l'action et qui est d'ailleurs caractéristiques de l'esprit du grand écrivain américain.

Le film y gagnera en sensibilité et en vérité humaine, car nous devons, nous compositeurs d'images, nous efforcer d'intéresser le public par l'intelligence mais aussi et surtout par le cœur.

Epstein que j'avais rencontré à son petit bureau du studio où il s'entretenait avec son assistant des prochaines scènes à tourner, m'emmena sur le plateau où s'élevait un admirable décor, celui du caveau où Usher et son ami enferment le cercueil de lady Madeline.

Imaginez une vaste excavation d'où part un long escalier sinueux s'ouvrant tout en haut du décor par une porte voûtée sur la pleine lumière. L'entrée de cette excavation, face au spectateur, est défendue tout autour par un amas de roches étincelantes de mica, d'herbes géantes et d'étranges lianes emmêlées.

Ce décor romantique où la maquette joue un rôle important a été conçu par Pierre Kefer sur les données d'Epstein. L'ensemble constitue un spectacle saisissant, mélange de contrastes tragiques et de chatolement pictural dont l'œil s'enchanté.

L'effort décoratif sera d'ailleurs particulièrement important et original dans la *Chute de la maison Usher*.

En dehors du décor du caveau, on admirera l'impressionnante galerie de la bibliothèque avec son jeu de rideaux, effet à la fois très décoratif et très dramatique.

Voici encore l'auberge rustique, la chambre d'ami au château d'Usher dans le style gothique anglais, une ouverture gothique sur le parc, etc...

Tous ces décors ont été réalisés par Epstein à l'ancien studio d'Epinay. Deux énormes décors sont en cours d'exécution au studio Menchen : le vestibule du château et la

grande salle avec sa cheminée monumentale de huit mètres de haut.

Pierre Kefer a su donner à toutes ces compositions le double caractère fantastique et poétique que Jean Epstein a imprimé à son adaptation filmée. Une atmos-



Mme Marguerite GANCE
dans le rôle de lady Madeline

phère étrange se dégage de ces décors qui uniront sur l'écran le charme de l'imagination et la vraisemblance de la vie.

Mais je crois bien que le « clou » du film d'Epstein sera la tempête dont les rafales diaboliques provoquent la chute du château d'Usher.

Voici les lignes qui terminent le conte d'Edgar Poë :

« Frappé d'épouvante, je m'enfuis hors de cette chambre et de cette demeure. La tempête, au loin, se déchainait encore dans toute sa furie, au moment où je me trouvai traverser la vieille avenue. Soudain, une lueur inattendue se projeta sur le chemin et je me retournai pour voir d'où surgissait cette clarté extraordinaire, car je n'avais derrière moi que la vaste habitation et sa masse ténébreuse. Le rayon n'était autre que celui de la pleine lune qui se couchait, rouge comme du sang... Pendant que je la regardais, la lézarde rapidement s'élargit. Le cyclone souffla en formidable rafale et l'orbe tout entier de la planète se déploya aussitôt à ma vue. J'éprouvai une sorte de commotion cérébrale

au moment où je vis les murailles s'effondrer en deux parts. Il y eut un fracas tumultueux comme la clameur d'un millier de cataractes ; puis la surface liquide du lac referma ses eaux sombres et silencieuses sur les décombres de la maison d'Usher. » (Traduction Armand Masson.)

On peut imaginer ce qu'une telle scène donnera, réalisée par Jean Epstein. J'en ai vu le décor ravagé sur lequel souffla tout un soir la fureur de plusieurs hélices d'avions. Il faisait encore impression avec son étang saumâtre, où se jouaient les ombres sinistres d'arbres déchiquetés.

Ce tableau joint à la scène des constellations que Ruggieri, le grand maître des jeux du ciel, réalisa magnifiquement, ne manquera pas de produire un effet extraordinaire sur les spectateurs.

Comme on le voit, les éléments d'intérêt seront nombreux et puissants dans *La Chute de la Maison Usher*. L'interprétation ne sera pas inférieure à sa réalisation. En effet, Jean Epstein a réussi à obtenir le concours de Mme Marguerite Gance, qui fut si remarquée dans le rôle de Charlotte Corday de *Napoléon*, et qui sera une émouvante lady Madeline.

Jean Debucourt, Charles Lamy, Pierre Hot, Halma, et Fournez-Goffart compléteront la distribution.

J'ajouterai que les costumes inspirés du plus poétique romantisme britannique ont été dessinés par l'excellent artiste Fernand Ochsé.

La Chute de la maison Usher, que Jean Epstein aura complètement terminé le mois prochain s'impose dès maintenant comme l'une des plus originales et des plus belles productions réalisées en France.

ROBERT TREVISE.



Le merveilleux effet obtenu par Epstein, avec la collaboration du maître artificier Ruggieri.



Le décor du Château d'Usher.

Un grand film d'art

MALDONE

Il nous faut remercier Charles Dullin pour l'incomparable sensation d'art qu'il nous a donnée avec *Maldone*. Malgré les conditions défavorables d'une présentation hâtive, le premier film des productions, Charles Dullin marque un tel progrès dans l'évolution générale du cinéma qu'il conviendra de l'étudier longuement au double point de vue de la technique et de l'esthétique. Non que le film de Jean Grémillon soit sans défaut. La seconde partie contient d'incontestables longueurs qu'il sera aisé de supprimer. De même une révision attentive permettra aux auteurs de remédier à certaines erreurs de montage trop flagrantes.

Ces quelques réserves faites nous devons reconnaître que *Maldone* a l'étoffe d'un admirable et très pur chef-d'œuvre, d'un film complet susceptible de passionner tous les publics.

Le scénario d'Alexandre Arnoux a été conçu bien plus pour un film d'atmosphère que pour un film de mouvement. Description de milieux et de caractères, conformité de l'individu avec le paysage, influence psychologique et morale des choses sur la formation de l'esprit, tout cela domine nettement dans le scénario le développement même de l'action.

L'idée philosophique de *Maldone* est que deux êtres peuvent coexister dans le même homme. L'un et l'autre se disputent la prédominance, mais cette lutte ne peut s'éterniser. Tôt ou tard, l'un de ces deux êtres doit tuer l'autre.

C'est ainsi que nous voyons le routier Olivier Maldone devenir par héritage le maître d'un grand domaine, puis l'époux d'une jeune fille du monde. Sera-t-il contraint, lui, l'être libre, habitué à vivre selon son caprice et sa fantaisie sous le ciel libre, à devenir l'esclave d'une puissance tyrannique dont il ne saurait admettre la loi ? Il est d'abord séduit par les avantages matériels et moraux qu'apporte avec lui l'argent, puis il s'en désintéresse. Le sombre ennui le guette comme une proie jusqu'au jour où repris irrésistiblement par la nostalgie de sa vie d'autrefois, il s'arrache brusquement à sa brillante servitude pour retourner à l'aventureuse existence qu'il s'était librement choisie.

Ce thème très simple qui ne pouvait admettre que des développements anecdotiques relativement courts, a été traité par Grémillon avec un admirable sens poétique. Toute cette première partie, la vie des canaux, la marche lente des péniches, l'animation des milieux populaires, débordent d'un lyrisme merveilleux. Le point culminant de cette partie est le bal de village, page étonnante qui suffirait à classer Grémillon en tête de la

jeune école française du cinéma. Quel rythme, quelle subtilité dans la notation analytique des mouvements et des enchaînements, quelle virtuosité aussi dans la mise en œuvre des moyens techniques ! Il fallait à tout cela une main de maître.

Le bal populaire de *Maldone* constitue par lui-même un film extraordinaire que l'on pourra détacher plus tard comme on détache une page de pure style d'une œuvre littéraire. Rien n'empêchera alors d'enchaîner ces vues de mouvement frénétique aux vues si curieusement ralenties du début, le glissement des péniches sur le miroir changeant des canaux. Et ce contraste pourra constituer un ensemble de cinéma pur dont nous nous enchanterons.

La place nous manque pour louer comme il conviendrait l'effort technique réalisé dans *Maldone*. Les prises de vues du maître opérateur Georges Périnal entièrement effectuées à l'aide de la pellicule panchromatique donnent au film une valeur picturale et paysagiste de premier ordre qu'accroît encore l'art intelligent et sensible de Jean Grémillon.

L'interprétation est dominée par Charles Dullin, qui a trouvé enfin son grand rôle cinématographique. Sa composition d'Olivier Maldone est finement et minutieusement observée, toute en nuances délicates et toute en profondeur. Sans doute il pourrait paraître un peu inconvenant pour un artiste tel que Dullin de parler de progrès.

Cependant il nous sembla dans ses films précédents que Dullin abusait de la fixité. Ici tout en s'efforçant de substituer l'attitude au simple mouvement physique, Charles Dullin sait exprimer les nuances les plus subtiles de son personnage. Et sur le fond volontairement uni et concentré de sa composition psychologique se détachent avec un relief extraordinaire les quelques réactions violentes que lui commande l'action. Le sommet de cette composition fut le bal populaire où l'artiste s'identifie au rythme même de la scène.

Charles Dullin justifie tous les espoirs que le cinéma français avait mis en lui.

Les autres interprètes procèdent de la même simplicité et de la même discipline. Citons Genica Atanasiou, Marcelle Ch. Dullin, Annabella, Georges Seroff, Roger Karl, excellents dans les rôles principaux.

Ed. E.



Charles DULLIN et ANNABELLA

Une visite aux Studios de la Franco-Film

J'ÉCRIVAIS dernièrement ici même, que pour produire davantage — conséquence logique de tout contingentement — il nous faudrait des studios, du matériel, des centres méthodiquement organisés.

Je viens de visiter le groupe des studios Rex Ingran, acquis par la Franco-Film, aux environs immédiats de Nice, à Saint-Augustin, et je suis heureux d'exprimer mon admiration pour la belle activité qui s'y déploie.

Qu'on ne s'y trompe pas ! C'est une véritable cité du cinéma français — voire international — qui est en train de se créer là, sur les rivages dorés de la mer latine, au clair soleil de Provence. Grâce aux efforts conjugués de Robert Hurel, animateur incomparable, et de Léonce Perret, qui était tout désigné pour diriger un tel centre de production, un petit Hollywood, exhalant les plus essentiels parfums de France, pousse là, parmi les palmiers, les orangers, les aloès, les cactus. Il n'y manque rien. La mer est sous le regard, au bas du vieux chemin où s'argentent encore les oliviers, un de ces vieux chemins sauvés des désastres de la civilisation moderne et qui semblent avoir été fait uniquement pour qu'on y cueille les fleurs de la vie. A deux heures de là, on est en pleine neige, en plein massif de glaciers. L'Esterel et les Maures sont proches. La Corse aussi. Puis



Donatien, Epardaud, Lucienne Legrand, Tauraux.

Cannes et son magnifique hinterland de collines verdoyantes, de plages vermeilles, d'îles bienheureuses. En quelques heures, c'est l'Italie, Gênes, Florence, Milan, les lacs de Lombardie.

Je pensais à tout cela en gravissant, par cet éclatant matin de février, la pente de Saint-Augustin, que couronnent les vastes terrains de la Franco-Film.

L'accueil est à l'unisson du ciel et de toutes choses. Une visite en surprise, à mon vieil ami et compatriote poitevin Léonce Perret et à sa charmante femme, gardiens vigilants de ces lieux divins, dont la villa « Bonne-Brise » émerge, dès l'entrée, du plus intime fouillis de verdure.

Le directeur technique des studios, M. Isnardon, m'avait dit, après Perret, que les derniers travaux de montage de son film *Orchidée danseuse* sollicitait : « Vous êtes ici chez vous. Promenez-vous partout à votre guise. »

Je n'allais pas loin sans rencontrer d'autres amis. Dans ce studio, vaste, commodément obscur, le sympathique de Savoye surveillait le montage d'un grand et somptueux décor, que Donatien, auteur et réalisateur de *Miss Edith Duchesse*, doit

tourner demain. Je m'informe. Donatien et sa troupe sont partis tôt ce matin, pour le Cap Martin et Menton.

— Vous verrez Donatien cet après-midi, me dit de Savoye. Il sera là à deux heures et repartira tout de suite pour Marseille, où se doit tourner une descente de paquebot avec Mlle Lucienne Legrand. »

En attendant Donatien, j'allai serrer la main de Jean Casagne, dirigeant, au studio voisin, les dernières scènes de *La Pardonnie*, d'après l'œuvre d'Eugène Barbier.

Dans un troisième studio — il y en a quatre sur le terrain de la Franco-Film — un autre grand décor de *Miss Edith Duchesse*, entièrement tourné et à moitié démonté, semblait la ruine d'un tremblement de terre.

Autre ruine, non loin de là, sous le soleil déjà printanier, l'énorme édifice reconstitué de l'Eldorado de Nice, que Léonce Perret, un soir de folie fastueuse, livra aux flammes — l'un des plus extraordinaires tableaux d'*Orchidée danseuse*. On avait fait venir des pompiers de Nice — des vrais — qui, avec de vraies pompes, lancèrent sur le théâtre en flammes — et aussi, hélas ! sur des centaines de spectateurs affolés — des trombes d'eau. Un tableau cinématographique de grande envergure à rendre jaloux James Cruze ou Fred Niblo.

Je visitai encore l'usine d'énergie électrique, pouvant fournir plus de 4.000 ampères, auxquels s'ajoute, en cas de besoin, le secours de trois camions électrogènes ; les ateliers de menuiserie et de décoration, le laboratoire de développement et de tirage, où les metteurs en scène peuvent suivre au jour le jour leur travail ; les loges d'artistes, attenantes à chacun des quatre studios ; le restaurant, où je me trouverai sur les douze coups de midi, attablé en compagnie de Burel, le chef opérateur d'*Orchidée danseuse* ; de Lochavoff, le maître décorateur : de Charles Frank, parfait artiste et excellente « fourchette », dont on appréciera le juvénile talent à défaut de l'appétit, dans *Miss Edith Duchesse*.

Cet ensemble, vraiment impressionnant et qui paraît à l'aise, réparti sur un terrain de 16.000 mètres carrés, où il y a encore la charmante villa de Rex Ingran, des jardins et des coins de nature tropicale, une immense piscine de 1.500 mètres cubes, une tour moyennâgeuse et un village, résidus du *Magicien*, et bien d'autres « accessoires », cet ensemble symbolise la vie complète d'un film à travers toute son évolution. J'oubliais le soleil, qui a tout de même son importance et que les studios parisiens, quoi qu'ils fassent, n'auront jamais — du moins pas celui-là !

— Donatien sera là à deux heures, m'avait dit de Savoye. L'exactitude, si elle est la politesse des rois, n'est guère celle des metteurs en scène. Et ce n'est que vers quatre heures qu'une joyeuse fanfare de clacksons, annonçant la troupe de *Miss Edith Duchesse*, se fit entendre. Les autos stoppent entre deux studios. Exclamations de surprise. Congratulations, où *Cinéma* a sa part. Des voitures, descendent Donatien, toujours souriant et cordial ; Lucienne Legrand, exquise en son manteau de serpent ; Rolla Norman, dont la belle voix de tragédien romantique sonne si claire sous le ciel clair ; Tauraux, le jeune collaborateur de Robert Hurel, délégué dans les fonctions absorbantes et délicates d'administrateur de *Miss Edith Duchesse*.

Tauraux, qui pense à tout, eut, après un long dépouillement de courrier et de mystérieux ordres, la charmante idée d'honorer *Cinéma* en obligeant son directeur à figurer dans un groupe éminemment sympathique, où l'on reconnaîtra Lucienne Legrand, Donatien et l'aimable administrateur lui-même. Une photo... de travail, si l'on peut dire.

Il était près de cinq heures. Le soleil déclinait vers la mer d'or et de pourpre, en cette fin de journée si riche de sensations multiples et d'espoir. Je m'étais proposé de rester une heure à Saint-Augustin. J'y suis resté tout un jour, avec des amis délicieux, que le travail n'empêche pas d'être eux-mêmes et qui m'ont donné plus que la joie d'un accueil cordial, l'impression très nette qu'une action d'ensemble, méthodique et efficace s'organisait là, sous le ciel heureux de ce coin de Provence, pour la gloire et le profit du cinéma français renaissant.

Edmond EPARDAUD.

LES FILMS PRÉSENTÉS

Le Siège de Troie

Film épique avec Edy Darcléa et Wladimir Gaïdaroff.

Si Homère avait prévu le Cinéma, il eut peut-être simplifié l'action de ses merveilleux poèmes. En s'attaquant à un sujet si touffu, Manfred Noa a fait preuve d'un réel courage et la belle fresque qu'il a réalisée fait honneur à son talent.

Nous connaissons tous la légende d'Hélène de Sparte, séduisant par sa beauté le berger Paris et les terribles conséquences de cet amour funeste, qui ne peuvent être relatées en ces courtes lignes.

Ce sujet exceptionnel est illustré avec somptuosité et les combats, réglés avec maîtrise, comportent un grand déploiement de figuration.

Edy Darcléa est une splendide Hélène, mais je doute que l'Hélène antique ait gardé au milieu de ces passions allumées par elle ce masque indifférent et froid. Wladimir Gaïdaroff est, à l'encontre de sa belle amante, un Paris ardent et plein de fougue, tout en restant surnaturellement jeune et beau.

(Edition A. G. C.).

La folle semaine

Comédie fantaisiste avec Harry Liedtke et Maria Paudler.

Comédie humoristique, aux effets parfois faciles, mais qui plaira au grand public, cherchant dans un sujet le bon rire.

Les mésaventures de ce jeune noceur auquel on a coupé les vivres et qui devra travailler, ne connaissant aucun métier et ne suivant que l'inspiration de sa fantaisie, sont d'ailleurs drôles. Après bien des péripéties, la vie des champs l'inspirera et il y prendra le goût du travail. Peut-être en est-il redevable à la petite fille qui l'a sauvé, dont il est amoureux et qu'il épousera.

Harry Liedtke est agréable. Maria Paudler prête son charme acide au rôle de la petite plébéienne.

(Distribution Super-Film).

Les Maudits

Drame suédois adapté du roman de Selma Lagerlöf « Jérusalem ». Réalisation de Gustave Molander

Ce film, d'une grande portée morale, exprime l'âme mystique et tourmentée des paysans suédois et nous entraîne à leur suite, de la pittoresque Dalécarlie à la brûlante Jérusalem.

Pour conserver le domaine de ses pères, Ingmar, dernier descendant d'une vieille souche paysanne, qui fut toujours fidèle aux traditions et à sa terre, rompt avec sa fiancée, la douce Gertrude, pour épouser la riche Martha. Ingmar, qui s'est pris d'amour pour sa femme, apprend, en même temps que l'annonce d'une prochaine paternité, qu'une malédiction pèse sur tous les fils nés de la famille de Martha.

Pour détourner le sort, en méritant le pardon de celle qu'il abandonna, il part à la recherche de la pauvre Gertrude et la retrouve à Jérusalem, où l'a entraînée la parole consolante d'un évangéliste. Sanctifiée par l'amour divin, elle lui pardonne et c'est un fils normal que Ingmar trouvera dans son berceau, en rentrant au pays natal.

La réalisation de ce film est parfaite, si l'on fait abstraction de certaines longueurs, faciles à supprimer. La photographie, nuancée et lumineuse, met en relief la poésie des tableaux rustiques et accentue le jeu expressif des acteurs.

L'interprétation est d'une homogénéité parfaite. Lars Hanson anime de sa flamme contenue et mystique le personnage d'Ingmar. Jenny Hasselqvist est l'ardente et noble Martha. Mona Martensson prête son pur visage à la sacrifiée Gertrude, et Conrad Veidt est un hallucinant apôtre.

(Production Svenska - Edition A. G. C.).

Paris-New-York-Paris

Comédie gaie et sentimentale.

C'était très habile, de prendre pour prétexte d'un film la formidable prouesse de Lindberg, volant d'un seul bond de New-York à Paris.

Un jeune sportif, aviateur à l'occasion, piqué au vif par le succès du héros américain, parie avec des amis qu'il fera beaucoup mieux. Il s'envole dans l'intention de faire Paris-New-York et retour, mais amerrit à quelques milles de la côte, où il est recueilli par un yacht. Il y fait la connaissance d'une charmante jeune femme et bénit en sa compagnie sa malchance aérienne. Il se trouve que l'objet de son flirt n'est autre que la femme de son commanditaire.

Tout s'arrange à la fin et l'aviateur amateur se console de sa double mésaventure avec une aguichante américaine, surgie au moment propice.

Le scénario, dû à Bousquet et Falk, est très gai, plein de détails charmants et savoureux.

Rébert Péguy l'a mis en scène avec un métier sûr, qui n'exclut pas la fantaisie. Les scènes d'aviation, réalisées au centre d'hydravions de Saint-Raphaël, sont particulièrement réussies.

Dans le rôle du jeune sportif, émule téméraire de Lindberg, Guilio del Torre fut remarquable d'aisance, de charme persuasif et aussi de sportivité. Colette Darfeuil est délicieuse. Citons encore Diana Hart, Germaine Noizet et Marcel Vibert.

Paris-New-York-Paris est un bon film, dont la formule plaira.

(Production H. de Bitowl).

Folie de Printemps

Comédie sentimentale avec Xenia Desni.

C'est l'amour d'un homme riche, mais d'âge mûr, pour une très jeune et séduisante fille, qui aime un musicien. Après avoir essayé de séduire par son titre et sa richesse, le comte s'inclinera devant le jeune amour triomphant.

Film léger et aimable, sans prétention autre que celle de charmer et il atteint son but grâce aux belles scènes dont il est illustré. Je cite, en passant, l'évocation de la « Légende du Fleuve ».

Xenia Desni a la fraîcheur et l'éclat du printemps et Jack Trevor est un comte racé.

(Distribution Super-Film).

La Veine

Comédie d'Alfred Capus, réalisée par Barbéris.

Voilà un charmant film français, très réussi et, ce qui est une rare qualité : très cinéma. L'esprit, l'entrain, l'animent d'un bout à l'autre, pas un moment de lassitude, l'intérêt rebondit sans cesse et le spectateur est toujours tenu en haleine. Nous voudrions beaucoup de comédies de cette qualité.

La veine de Julien Bréard, semble être d'avoir rencontré sur sa route déserte d'avocat sans cause, le riche et brave Tourneur, qui a un procès sur les bras. Julien Bréard le défend et le gagne, ce qui le rend célèbre. Grisé par le succès, il délaisse sa petite amie Charlotte pour se lancer dans la voie politique, où le pousse l'intrigante Mme Baudrin, qu'il a l'intention d'épouser. Mais, grâce à une brave amie, qui dévoile à Bréard l'âme intéressée de sa mondaine conquête, l'avocat retournera à sa fidèle Charlotte, qui l'aime de façon désintéressée. Et c'est la vraie veine...

La technique est très bonne, l'exécution toujours soignée et chaque artiste a finement campé son rôle. Sandra Milowanoff est une très sûre comédienne, Elmire Vautier belle à souhait, Paulette Berger vive et spirituelle, Rolla Norman éloquent et sobre, Jules Moy amusant bonhomme et André Nicolle bon garçon.

(Production Cinéromans Films de France).

La Puissance des Ténèbres

D'après Léon Tolstoï. — Réalisé par Conrad Wiene.

Interprété par les artistes de l'ancien Théâtre d'Art de Moscou.

Le film, tout à fait remarquable, tiré du chef-d'œuvre de Tolstoï, est une très émouvante page cinématographique de l'humanité souffrante.

En raccourcis sombres et nets, avec des touches violentes, mais brèves, telle une fresque tragique et hallucinante, se déroule sur l'écran la vie torturée de ces frustes habitants de la steppe, livrés à tous leurs instincts.

C'est, dans la ferme où agonise le vieux mari, l'adultère, l'empoisonnement qui hâte la fin du fermier, l'ascension du valet-amant au rang de maître, la rivalité sourde, mais féroce, de la fermière et de sa belle-fille, toutes deux aimant le même homme, l'horrible infanticide des complices, leurs remords, leur confession publique, leur repentir et enfin l'expiation.

Les admirables acteurs du théâtre de Moscou ont exprimé avec une vérité poignante les brèves joies et la sombre souffrance de ces êtres pitoyables. Tous artistes de premier plan, aucun n'essaie de donner plus de relief qu'il ne convient au personnage qu'il interprète et de cet ensemble conscient et discipliné, où chacun est à sa place, naît une saisissante impression de vie réelle.

Les décors très évocateurs et les costumes authentiques ajoutent à l'atmosphère du film et une lumière savamment distribuée fait de certains intérieurs de véritables eaux-fortes.

(Edition Sofar - Distribution Cosmograph).

Totte et sa chance

Comédie réalisée par A. Genina, avec Carmen Boni et André Roanne.

A. Genina vient de nous donner une charmante comédie, où s'exprime et s'affirme encore son talent si subtil. Tout dans cette aimable comédie est réglé avec un goût, un sens des nuances et une délicatesse de touche qui en font un film bien latin.

Il a su accentuer encore l'impression de fraîche jeunesse qui se dégage du naïf et gentil roman de Pierre Soulain, en faisant évoluer ses personnages dans des cadres harmonieux et riants.

René Gavart, sommé par son père de prendre femme, épouse sa manucure. Totte est jolie, tendre et bien faite pour plaire à son jeune époux. Mais le papa, homme riche, a d'autres ambitions pour son fils et enlève celui-ci à son bonheur pour l'expédier en Amérique. Par un hasard providentiel, Totte se rencontre avec son beau-père et croyant avoir affaire à un étranger, lui confie ses peines et par sa grâce fraîche et naïve, arrive à l'attendrir. Il s'incline devant ce jeune amour et réunit les deux époux.

Carmen Boni est adorable dans le rôle de Totte. Elle anime tout le film de sa grâce spirituelle et de sa juvénile gaité. C'est une des meilleures créations de cette fine comédienne. André Roanne fut son digne partenaire. plein d'entrain et de bonne humeur. Hermann Vallentin est très à sa place dans le rôle du père.

Une suave photo éclaire et complète cet excellent film.

(Edition Cinéromans - Films de France).

Rapa-Nui

Drame d'aventures réalisé par Mario Bonnard.

Un voyage dans une île du Pacifique est chose attrayante et la recherche d'un trésor farouchement gardé par des indigènes prête aux péripéties les plus mouvementées. Si vous y ajoutez l'incendie d'un paquebot et l'éruption d'un volcan, deux clous d'un réalisme saisissant, vous aurez là le plus séduisant film d'aventures, et c'est Rapa-Nui...

Les intérieurs du début sont d'un luxe sobre ; de jolis éclairages et de curieux effets d'ombre affirment la maîtrise de Mario Bonnard.

Une excellente interprétation réunit les noms de Liane Haid, Claude Mérelle et André Roanne.

(Edition Cinéromans - Films de France).

La Ronde des Bolides

Comédie sportive.

Sujet déjà connu, très américain et auquel tant d'acteurs ont consacré leur talent. Le public aime ces folles courses en auto, ces intrigues déloyales, où le rival s'efforce de dérober le succès au héros sympathique et de lui ravir sa fiancée. Mais la bonne cause triomphe de toutes les embûches et après la course finale, qui fait haleter d'émotion, le travail et l'amour seront récompensés. De bonnes photos et une excellente interprétation font de ce film un très agréable délassément.

Elaine Hammerstein y est charmante, Wallace Mac Donald est un sportif plein d'énergie et Peggy O'Neill un amusant mécano.

(Distribution Super-Film).

Légitime défense

Drame avec Blanche Swet.

La première partie de ce film se passe dans l'atmosphère pittoresque d'une ville pétrolière et l'action se continue dans les milieux mondains de New-York. L'histoire de la danseuse Dolly Wall, qui à force d'amour et au prix d'un dévouement surhumain arrive à faire du dévoyé Royce (Eingate un homme riche et considéré, ne manque pas de pathétisme et le dénouement heureux satisfera les gens sensibles.

De bonnes prises de vues, une excellente photo et la sincérité d'expression de Blanche Swet mettent en relief ce drame et en font un bon film.

(Production Fox-Film).

Bigamie

Drame social avec Maria Jacobini.

Dans cette tragédie d'un homme trompé, deux fois abandonné par sa femme et qui cherche à refaire sa vie à l'aide d'un faux acte d'état civil, on ne voit que l'admirable figure de Maria Jacobini. Diverse, vibrante et sensible, elle est avec une égale réussite la femme dévoyée et veule du début, puis celle qui se ressaisit et coquette, lascive, remet la griffe sur son trop faible époux, puis ardente, possédée par un nouvel amour, celle qui fuit encore, et enfin la pauvre épave qui vient revendiquer son droit de mourir à son ancien foyer. Dans les scènes de révolte et dans le geste d'abnégation finale, qui la conduit à la mort, Maria Jacobini atteint au plus grand réalisme et au plus pur pathétisme. Cette adorable comédienne est aussi une grande tragédienne.

(Edition Sofar - Distribution Cosmograph).

La Ville des mille joies

Comédie dramatique, réalisée par Carmine Gallone.

Troublante et mystérieuse, la silhouette d'un homme qui surgit devant l'un des directeurs au plus animé de la fête d'inauguration d'un parc d'attractions géant. Et l'intrigue dramatique se poursuit jusqu'à la fin du film, où celui qui semblait un malfaiteur se révèle sous les traits d'un revendicateur de son nom et de ses biens.

Le parc d'attractions domine de sa puissance pittoresque ce film et de très réussis éclairages de nuit lui donnent un grand relief. Il y a aussi de beaux décors de jardins, avec de curieux effets de lumière, mais auxquels nous préférons de vrais et frais jardins.

Une distribution de premier ordre réunit les noms de Renée Héribel, que nous voudrions voir enfin dans un rôle essentiel ; Claire Rommer, Paul Richter, vibrant et bel acteur, et Gaston Modot qui, dans un rôle sympathique, s'est composé un visage très émouvant.

(Edition Sofar - Distribution Cosmograph).

Paul LÉRINS.

LIBRES PROPOS

De toutes parts, les protestations s'élèvent contre le trop fameux décret Herriot. C'est draconien, disent les uns ; c'est inapplicable, disent les autres. Et puis la liberté, la liberté du commerce, qu'en fait-on, interrogent les plus timides ?

Il est malheureusement certain que la réglementation ne donne satisfaction à personne et mécontente tout le monde. On nous avait promis un contingentement, on nous offre — on nous impose — un renforcement de la censure.

Et voici ce que nous avons peine à comprendre : la censure était depuis son institution, la bête noire du cinéma tout entier. Or, parmi ses plus acharnés adversaires figurent précisément les défenseurs actuels du décret Herriot.

Comment concilier ceci et cela ?



Notre sympathique confrère Harlé, directeur de la *Cinématographie Française*, blâme courageusement certaines exagérations de presse, qui relèvent beaucoup plus de la diffamation que de la critique.

Nous avons ici même protesté contre ces inconséquences de plume, qui déshonorent certaine presse cinématographique sans aucune utilité pour rien ni pour personne.

Qualifier de « navets retentissants » (quel style !) *Salambô*, *Kænigsmark*, *La Châtelaine du Liban*, *La Femme Nue*, ne constitue qu'une démonstration insuffisante de la médiocrité des films incriminés. La plus grosse injure ne vaut pas le plus petit argument. Et injurier, n'est pas critiquer.

Le cinéma est décidément une chose bien étrange. On s'y arroe tous les droits, même celui de diffamer sans que jamais la victime, lésée dans ses intérêts essentiels, n'ose attaquer en justice, ni même protester.

Quand les éditeurs et producteurs de films se décideront-ils à prendre connaissance de la loi sur la presse, cependant bien commode pour se faire respecter ?



M. Henri Béraud se targue de ne jamais aller au cinéma. Ou plutôt, il y est allé une fois, une seule petite fois. C'était il y a plus de vingt-cinq ans. On donnait *L'Arroseur arrosé !...* Ce film ne flatta que médiocrement son intellect. Et il n'est jamais retourné au cinéma depuis, s'imaginant sans doute que c'est toujours la même chose, que nos producteurs dépensent des millions pour refaire indéfiniment *L'Arroseur arrosé !...*

Cet ostracisme, qui prouve plus de constance que d'intelligence, serait comique s'il n'était triste à pleurer.

Comment un esprit moderne, comment un écrivain, journaliste par profession et par goût, peut-il se désintéresser volontairement d'une chose aussi formidable que le cinéma, langage

international, mode d'expression universelle, moyen souverain d'éducation et de propagande ?

M. Henri Béraud a bien tort d'être fier de lui ! Il s'honorait plus sûrement en s'efforçant de comprendre ce qu'il ignore.



Un des membres de la fameuse commission nommée par M. Herriot, pour brimer le cinéma, faisait ouvertement campagne contre le décret et ne manquait jamais une occasion de le battre en brèche. Cela se passait naturellement avant la nomination du quidam, si miraculeusement enrégimenté.

Que s'est-il passé ? Est-ce pour l'amadouer que le ministre aurait nommé cet adversaire, ou celui-ci se serait-il subitement convaincu des ineffables vertus du décret ?

Nous ne citerons pas cet étrange commissaire, pour ne pas lui faire de peine, mais nous voudrions bien connaître les raisons de sa métamorphose.

Vanitas vanitatum... !

LES QUATRE.



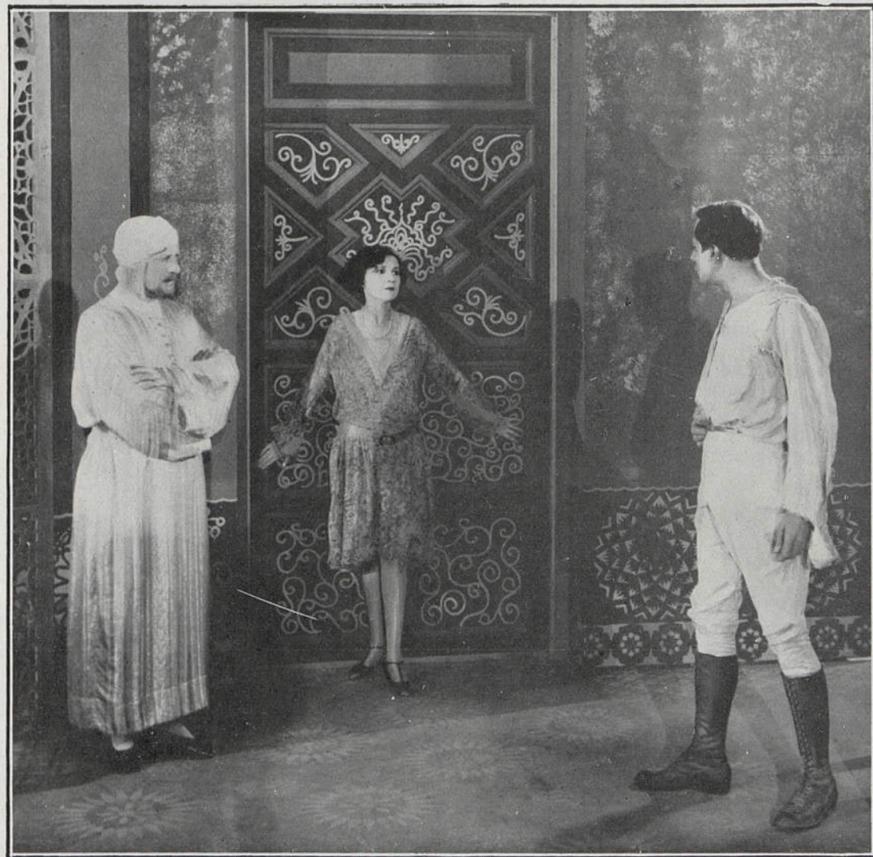
Maria JACOBINI dans *Bigamie*
(Voir article aux Films présentés)



EDMONDE GUY

la célèbre danseuse que nous admirerons dans *L'Oublié*, réalisé par Mme Germaine Dulac, d'après le roman de Pierre Benoit, pour les Films Alex Nalpas

Dans l'ombre du harem



Léon MATHOT, Louise LAGRANGE et René MAUPRÉ.

LA présentation à l'Empire, du nouveau film de Paris-International-Film, *Dans l'Ombre du Harem*, a été marquée par un très brillant succès.

Nous avons déjà parlé, dans notre dernier numéro, de cette œuvre captivante et charmante, si délicatement française, que nous devons à Léon Mathot.

Avec son collaborateur André Liabel, le grand artiste a réalisé un film où l'intérêt d'une intrigue romanesque et sentimentale s'unit à la prestigieuse poésie des paysages d'Orient. La place nous manque pour détailler les mérites de ce scénario, adapté d'un roman de Lucien Besnard et qui nous restitue les plus sûrs parfums de l'âme orientale. Le voici, en quelques mots :

Un émir, encore tout puissant malgré le protectorat français, auquel il s'est soumis, a une favorite qu'il adore. Or, un jeune ingénieur ose un jour lever les yeux sur elle. Il en obtient un rendez-vous en dehors du palais de l'émir. Celui-ci est informé de la trahison. Sa vengeance doit être implacable.

L'ingénieur est marié et père d'un enfant. L'Emir fait enlever l'enfant et mande à la mère qu'elle devra venir passer toute une nuit sous son toit si elle veut retrouver son fils.

La malheureuse mère se sacrifie, mais touché par cette douleur maternelle, l'Emir, loin d'user de violence, veille lui-même sur son sommeil. Sa vengeance est d'ailleurs satisfaite, avec l'humiliation du mari, coupable simplement de légèreté. Il se retire noblement, devant les époux réconciliés.

La mise en scène de Léon Mathot et André Liabel est luxueuse, agrémentée de délicats décors orientaux signés Jaquelux, et de pittoresques tableaux pris dans le Sud-Algérien et au Maroc.

Dans le rôle de l'Emir, Léon Mathot a fait une création admirable. Il s'est vraiment forgé une âme orientale que la noblesse de ses attitudes et la magnanimité de son allure expriment dans ses plus intimes parfums.

Louise Lagrange fut, à ses côtés, une très belle « Mater dolorosa », émouvante et pitoyable.

Apprécions également René Maupré, Jacky Monnier, Thérèse Kolb, Volbert, la princesse Kotchaki, etc...

Dans l'Ombre du Harem a été présenté par la Franco-Film, qui édite ce beau film et ne manquera pas d'en recueillir les plus brillants résultats.

L'Île d'Amour



Une scène de *L'Île d'Amour*, avec Claude FRANCE.

LA Franco-Film vient d'inaugurer sa nouvelle campagne de production, par un succès dont elle peut être fière.

L'Île d'Amour, que Jean Durand a réalisé, d'après un joli roman pittoresque et sentimental de Saint-Sorny, *Bicchi*, est, en effet, un film qui a tout pour plaire.

A l'agrément d'un scénario attachant, parfois émouvant, il joint le charme d'une réalisation élégante et luxueuse et d'une interprétation de premier ordre.

L'action nous transporte en Corse, dans l'île d'amour. Un jeune Corse, être paresseux, mais fier et indépendant, Bicchi, est remarqué un jour par la fille d'un milliardaire américain, venue là pour fonder des établissements d'assistance. A la suite de certaines circonstances dramatiques, la jeune fille est obligée de s'avouer à elle-même la tendresse dont son cœur est animé.

Mais Bicchi est arrêté, soupçonné d'avoir assassiné un de ses compatriotes, qui était l'ennemi acharné de sa famille. Bicchi, pour se disculper, n'aurait qu'un mot à dire. Au moment du crime, il était à un doux rendez-vous d'amour avec la jeune Américaine. Mais ne voulant pas compromettre son amie, il se laisse accuser. On l'emprisonne.

La jeune fille court alors chez le juge d'instruction et obtient

la libération de Bicchi. Les deux amants, après d'autres cruelles épreuves, se retrouveront finalement seuls, unis à jamais, dans cette île d'amour, qui favorise leurs premiers aveux.

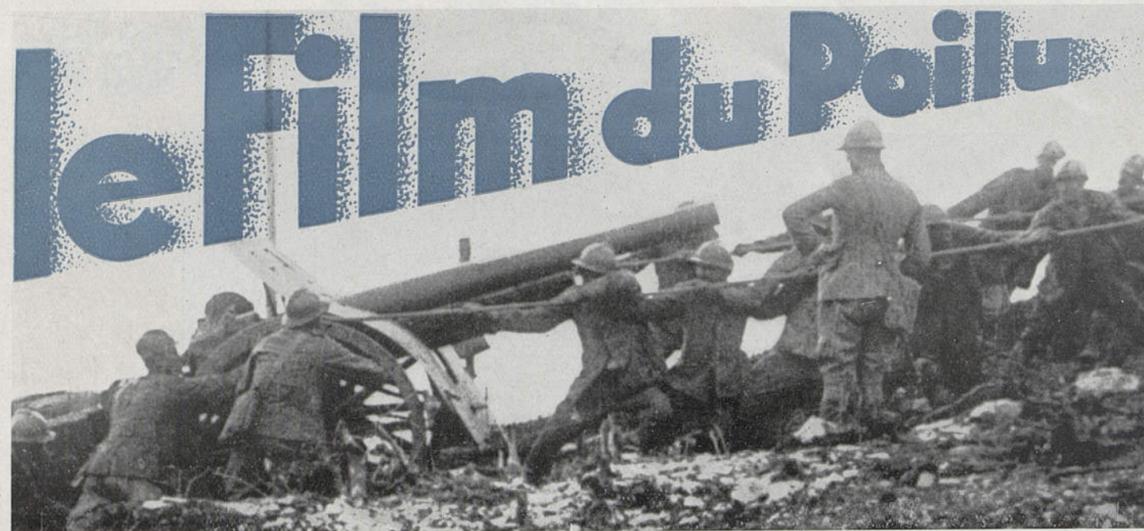
Cette aimable histoire a été mise à l'écran avec beaucoup d'habileté et de délicatesse par Jean Durand, qui a réussi là son meilleur film. La mise en scène comporte de nombreux tableaux somptueux, principalement la grande fête mondaine. Signalons également de très belles vues de Corse.

L'interprétation est peut-être encore le plus sûr attrait de *L'Île d'Amour*.

Dans le rôle de la jeune fille, nous admirons une fois de plus — pour la regretter — l'admirable artiste qu'était Claude France. Jolie et tendre, finement racée et toujours élégante, Claude France sera le charme du film.

Pierre Batcheff est parfait de naturel et d'aisance dans le rôle de Bicchi. Thérèse Kolb, Victor Vina, Jean Garat, Aldo Rossana, Yvonne Amon, sont également excellents.

Enfin, la reine du music-hall, Mistinguett, apparaît dans la grande fête mondaine, où elle compose un brillant numéro de danse, avec son partenaire Earl Leslie.



Voici un excellent film de documentation sur la guerre. Réalisé par Henri Desfontaines, d'après une nouvelle d'André Boghen et de Ascanio, *Le Film du Poilu* est tout le contraire d'une œuvre anecdotique ou théâtrale.

Ce film offre ceci de particulier, que la guerre, tout en gardant la première place, n'intervient que comme une terrible et décisive leçon de choses par l'image donnée à des enfants batailleurs. La portée morale reste ainsi entière et la guerre montrée sous son aspect le plus défavorable n'est plus le cadre gigantesque où s'enferment les toutes petites histoires sentimentales du roman d'amour traditionnel.

Au début du film, nous sommes à Montmartre, chez un peintre de talent, Marcel Lambert. Ancien combattant, blessé de la face, Marcel Lambert s'est efforcé de ressusciter autour de lui les principaux faits de sa vie de poilu. Il a réuni autour de son atelier une collection d'esquisses où il a fixé ses souvenirs de guerre.

Marcel Lambert a pour voisine une jeune veuve de guerre, Juliette Morel, qui vit seule avec son fils Jean, âgé de dix ans. Peu à peu, il s'est intéressé à l'enfant et pris d'affection pour la mère. Mais celle-ci semble avoir reporté tout son amour sur son fils, dont le bonheur est son unique but.

Un jour, le petit Jean, au sortir de l'école, joue à la guerre avec ses camarades. Bientôt, le jeu dégénère en une véritable bataille et le petit Jean, piétiné par ses compagnons, est assez grièvement blessé.

Marcel Lambert est obsédé par l'image de ces enfants acharnés les uns contre les autres. Joueraient-ils ainsi à la guerre, s'ils en connaissaient les horreurs ?

L'artiste songe alors aux moyens de les détourner de leurs préoccupations belliqueuses quand un de ses amis, metteur en scène, auquel il a prêté des esquisses pour réaliser un film de guerre, lui demande de voir son œuvre. Marcel Lambert saisit l'occasion et c'est devant la jeune troupe turbulente des petits Poulbot que le film se déroule.

Les réalisateurs ont voulu nous donner une vision généralisée des événements qui ont tenu le monde entier en suspend de 1914 à 1918. C'est une vaste fresque synthétisée et symbolisée de la guerre, où le plus petit détail est l'expression même de la vie et de la vérité.

En effet, Desfontaines s'est uniquement servi pour son film — sauf quelques scènes et quelques raccords indispensables — de documents cinématographiques de l'armée. Son mérite, qui est très grand, est de les avoir choisis et amalgamés de façon à en faire un tout homogène, dont l'intérêt va croissant jusqu'au dénouement final.

Peu de films nous ont encore donné une telle sensation de vérité et nous devons remercier Desfontaines d'être resté aussi respectueusement dans la tradition sans essayer d'imposer aux faits sa propre personnalité de compositeur d'images.

Les combats, bien choisis, les scènes de désolation, suprêmement émouvantes, communiquent un rythme formidable et terrible à ce film, qui, chose extraordinaire, nous a donné l'illusion d'un film entièrement composé et admirablement fait.

Le Film du Poilu, qui est distribué en France par P.-J. de Venloo, a obtenu, à la présentation de l'Empire, un succès unanime.



RAQUEL MELLER

que nous allons revoir à l'écran dans *La Venenosa*, réalisée par Roger Lion, d'après un roman du maître espagnol Carretero

Le trésor méconnu

« Nous devons organiser un concours de vedettes ». « Nous manquons de vedettes ». « Il faut créer des vedettes » !

Voilà les imprudentes et coupables affirmations que l'on jette aux quatre coins du monde par la voie des journaux.

Imprudentes, parce qu'elles attirent en trop grand nombre les postulants de l'écran ; coupables parce qu'elles sont préjudiciables à nos artistes, que l'on semble traiter comme quantité et qualité négligeables.

La France manque de vedettes !...

Quelle injuste opinion, et peut-on à ce point, sans être taxé de mauvaise foi, méconnaître les ressources artistiques de notre pays.

Pas de vedettes !... et cependant tant de noms me viennent sous la plume que je les retiens difficilement ; mais je ne veux nommer personne afin de laisser à ces lignes toute la liberté et l'impartialité qu'elles doivent comporter. Si vous n'avez jamais fait l'effort de distinguer et de dénombrer nos étoiles, vous qui si étourdiment nous dépossédez, je vais essayer de comprendre les raisons qui ont pu vous entraîner vers une pareille erreur.

Vous croyez que moins fortunés en gloires que certains pays nous ne possédons ni de Pauline Frédérik, ni de Mary Pickford, de Jannings, de Charles Ray, quand au contraire nous avons d'excellents sujets auxquels seulement il n'a été donné que trop irrégulièrement l'occasion de s'affirmer.

Ils se sont cependant imposés plus d'une fois, même à l'étranger où on ne les ignore pas et où souvent on les sollicite. Ce qui leur a manqué, pour être mis en pleine lumière et imposer leur nom au monde entier, c'est la continuité dans leur production.

Ceci n'est pas imputable à l'absence de talent, mais aux médiocres moyens financiers du film français et à une faiblesse, qui je le croirais assez, est un défaut national : le manque de constance dans l'effort.

On s'éprend d'une ou d'un artiste, tout pour lui, tout pour elle ; on leur fait faire quelques films, puis le vent tourne ; et l'on passe à d'autres.

Pas d'efforts concentrés sur un même sujet, avec les mêmes éléments formant un tout homogène, mais des petits efforts dispersés et cet éternel besoin de changement qui vous fait crier, pauvres moutons de Panurge : « Nous manquons de vedettes » !

Si les Américains avaient agi ainsi, croyez-vous que leurs vedettes auraient eu l'occasion de se réaliser aussi pleinement et de façon si parfaite ?

Voyez-les, tournant pendant des années au compte de la même société, souvent la leur, avec le même metteur en scène et les mêmes partenaires. Comment, dans ces conditions de travail, particulièrement favorables, leur talent ne se développerait-il pas, et l'artiste ne prendrait-il pas conscience de sa véritable personnalité ?

Car il y a aussi la question du tempérament de l'artiste que l'on néglige trop souvent chez nous en voulant le plier à n'importe quel genre. Il est certain qu'un excellent artiste doit avoir la faculté d'exprimer des sentiments pour lesquels rien ne le prédispose ; mais pourquoi disperser son talent en d'impossibles acrobaties qui pourraient lui être préjudiciables. D'illustres exemples en sont la preuve ; pour n'en citer qu'un : le Louis XV du grand Jannings, qui est un vrai tour de force, mais marque un temps d'arrêt (je ne dis pas de recul), dans sa merveilleuse ascension.

Des essais heureux de cohésion et de continuité avaient cependant été faits chez nous, il y a quelques années, par Albatros, Roussel, d'autres encore, et leur réussite nous avait fait espérer un moment que ce système se généraliserait en France, mais il n'en fut rien.

Est-ce un besoin de changement qui nous agite ? Nos artistes sont-ils seulement victimes de notre instabilité financière ? C'est une autre question qu'il ne m'appartient pas d'approfondir aujourd'hui ; je voulais tout simplement en l'abordant soulever le voile qui masque aux yeux des étourneaux l'éclat de nos étoiles. Si vous ignorez l'existence de nos artistes, faites-vous projeter les films français de ces dernières années ; si vous êtes incapables de les apprécier, parlez d'autre chose. Mais, de grâce, plus de concours !

Trop de grands interprètes restent sans engagement pour que vous lanciez aussi inconsidérément de nouveaux artistes, souvent inférieurs, dans une carrière déjà si encombrée.

Nous avons besoin de vedettes, dites-vous ?

Eh bien, Messieurs ! puisez dans notre beau trésor, il vous est généreusement ouvert, et pour peu que vous sachiez choisir, vous y trouverez l'infinie variété des expressions humaines.

MADELEINE ORTA.

Une soirée parisienne de Haute-Couture chez Christiane

Modèles variés, chatoyants, harmonieux, de robes du soir, danses rythmées, séduisante musique, assistance d'élite dont l'élégance se mariait avec les élégances présentées par les mannequins, tels sont les accords de formes, de tissus, de couleurs, de silhouettes, qui réjouissaient les regards des privilégiés, invités à la soirée offerte par Christiane, le 2 mars, dans son petit hôtel de la rue Saint-Augustin.

Annoncées spirituellement par Madeleine Linval, précédées par des groupes de danseuses dont les costumes étaient appropriés aux évolutions délicatement réglées par Mlle Beauvais, de l'Opéra, les robes avaient été réunies par couleurs : demi-teintes pour l'après-midi ; blanc, argent, bleu, noir, rose, or, pour le soir. Symphonie très étudiée, d'une progression finement graduée et attrayante, dont chaque modèle constituait comme une phase mélodieuse, évoluant avec souplesse au milieu des spectateurs et des spectatrices, attentifs et ravivés.

Après le défilé très applaudi des mannequins, Mlles Ellans Raia et Térésina, de l'Opéra, ont exécuté brillamment les motifs les plus nouveaux de leur éblouissant répertoire.

Puis, les invités se sont dispersés dans le jardin, où, étonnante et audacieuse surprise pour cette saison de giboulées, un buffet somptueux était dressé dans une atmosphère estivale de feuillages verdoyants, de fleurs et de parfums.

Cette originale et artistique présentation de Haute Couture avait été filmée, lors de la répétition, par l'Eclair-Journal.

Ainsi, grâce au cinéma, des milliers de spectateurs, dans le monde entier, pourront apprécier le goût sûr et délicat qui préside à une soirée parisienne, lorsqu'elle est organisée par une vraie Parisienne, fée de l'élégance, arbitre du goût.



LA GRANDE EPREUVE

Réalisé par
DUGÈS DELZESCAUTS
et
ALEXANDRE RYDER
d'après le roman de
G. LE FAURE
avec la collaboration de
Joë Hammann
PRODUCTION HAIK
distribué par
PARAMOUNT



Jean MURAT



Georges CHARLIA



Berthe JALABERT



DESJARDINS
de la Comédie-Française



Michèle VERLY

LA GRANDE ÉPREUVE

Le film national

**Emouvant récit
de la vie d'une
famille française
pendant la
tragique épopée
de 1914-1918**

EN entreprenant *La Grande Épreuve*, les Etablissements Jacques Haïk ont voulu consacrer à la tragique épopée de 1914-1918 un monument cinématographique durable. L'œuvre était audacieuse et malaisée si l'on voulait ne pas se départir de l'authenticité la plus absolue et conserver à la reconstitution toute sa vérité historique.

La réalisation de *La Grande Épreuve*, film national, a été confiée à MM. Dugès Delzescouts et Alexandre Ryder qui y ont apporté une conscience admirable et une foi patriotique dont les anciens combattants eux-mêmes leur sauront gré.

Le film est adapté d'un roman de Georges Le Faure où la grande leçon pitoyable de la guerre a été exposée avec une parfaite éloquence et une sincérité digne de respect.

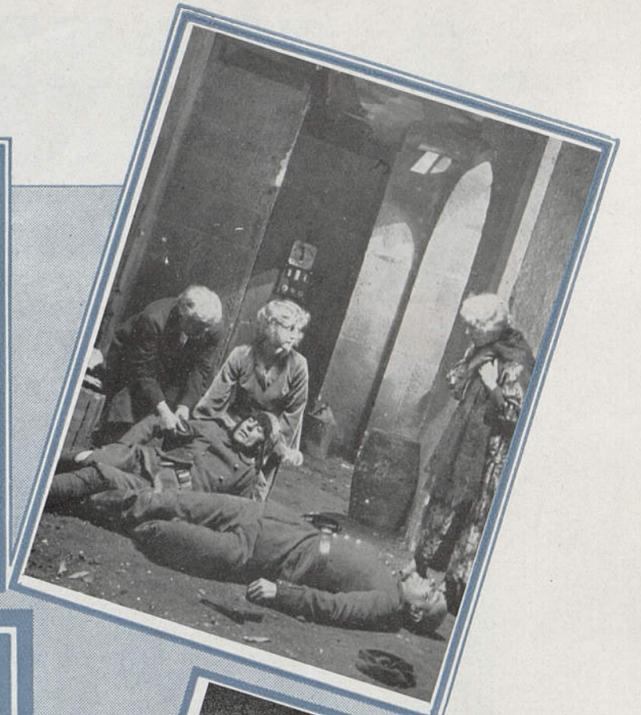
Pour la réalisation, MM. Dugès Delzescouts et A. Ryder se sont naturellement inspirés des documents officiels afin de donner à leur œuvre le plus de vraisemblance possible. C'est ainsi qu'ils ont reconstitué, avec l'aide de nos chefs militaires,

les principales phases de la bataille de la Marne, les marais de Saint-Gond, l'attaque des Saint-Cyriens en gants blancs et le casoar au képis, l'attaque du mont Cornillet, le départ et l'intervention des taxis parisiens réquisitionnés par le général Galliéni, etc.

MM. Dugès Delzescouts et A. Ryder se sont adjoint pour toute la partie relative au front, la collaboration de Joë Hamman.

Le scénario dont nous donnons à la page suivante l'argument détaillé, a été défendu par des interprètes remarquables en tête desquels nous citerons Desjardins, de la Comédie-Française, Jean Murat, Georges Charlia, Berthe Jalabert, Michèle Verly.

La Grande Épreuve, qui est appelé à un succès mondial, est distribué en France, Belgique, Hollande, Suisse, Egypte, Syrie et Palestine par Paramount, dont on appréciera l'effort en faveur du film français.



LA GRANDE EPREUVE

Le Scénario

DANS la vaste salle de la ferme ancestrale, la famille Duchène se prépare au repas du soir : le père, la mère, Roger, le plus jeune fils, et Max, le Saint-Cyrien, l'orgueil de la famille. Ce dernier s'est épris de Claire de Montmaure, qui habite le château du Plessis.

Max rentre, la table familiale est complète. Non, point tout à fait. Il y a quatre chaises... il en faudrait une cinquième, l'aîné des fils n'occupe pas la place à laquelle il aurait droit, à côté de son père. Jadis, affichant des idées libertaires, dans un coup de tête, il a quitté le foyer familial. Et le voici, seul, à Tanger... seul, avec ses regrets et ses remords...

Brusquement la foudre jaillit... trois jours d'angoisse... puis le toscin se met en branle. C'est la guerre. A Saint-Cyr, la promotion va être dispersée dans les régiments, après le fameux serment des Montmirail et des Croix du Drapeau. A Paris, la foule acclame les troupes qui partent, et parmi les soldats qui s'en vont, nous rencontrons deux figures connues, dont nous allons suivre les aventures : Bicard, dit le Bouif, et Gaspard, le légendaire marchand d'escargots, le héros du premier livre de guerre. Là-bas, à Tanger, le cœur du déserteur a tressailli : voici le moment de racheter sa faute ; il va s'engager sous le nom de Paul Vertaëns, dans la Légion étrangère.

Déjà, les armées sont aux prises ; sous la pesée du nombre, nos bataillons reculent ; en vain, les actes d'héroïsme se multiplient... il faut battre en retraite. Par toutes les routes, les habitants, en lamentables cortèges, fuient leurs pays qui brûlent. Est-ce la défaite ? Non... c'est le miracle de la Marne. L'armée de Paris, transportée en partie par les taxis réquisitionnés sur l'ordre de Gallieni, attaque le flanc de l'armée allemande. La ruée s'arrête, on avance... et puis le front se stabilise.

Un jour, un soldat légèrement blessé, arrive à l'hôpital du front où Claire de Montmaure est infirmière bénévole : c'est Paul, le légionnaire. Bientôt, un sentiment très tendre naît entre les deux jeunes gens ; mais ce n'est pas l'heure de songer à l'amour... A peine guéri, Paul reprend sa place au front.

Le voici, de garde au poste d'observation ; une patrouille d'un régiment voisin rentre en hâte dans nos lignes ; son chef a été grièvement atteint, il est resté là-bas, dans les barbelés... impossible de l'aller chercher. Acharné à vouloir se réhabiliter, Paul se dévoue, il atteint le blessé, le ramène, et blessé lui aussi, s'écroule dans notre tranchée. L'officier, se sentant perdu, remet à son sauveur une lettre... Elle est adressée à Claire de Montmaure. Elle est signée Max Duchène, et ainsi Paul apprend du même coup qu'il vient, sans le reconnaître, de sauver son frère Max et que ce frère porte au cœur le même amour que lui.

Tous deux sont évacués sur le même hôpital ; Max y meurt dans les bras de sa vieille maman, et Paul, qui refuse encore de se faire connaître, y achève de guérir pour repartir là-bas, avec son double deuil.

Et la lutte se poursuit. Voici la seconde grande ruée allemande. Le Plessis est menacé. L'ambulance qui y avait été installée reçoit l'ordre de se replier, en même temps que les habitants. Mais les dames de Montmaure ne peuvent partir. Claire est dangereusement malade, on ne peut la transporter... et le château est occupé par l'ennemi.

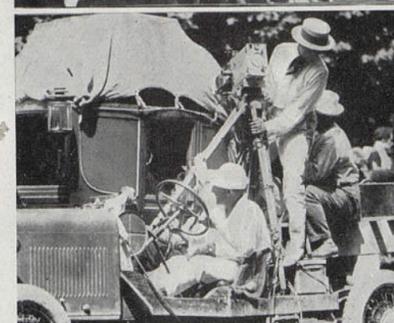
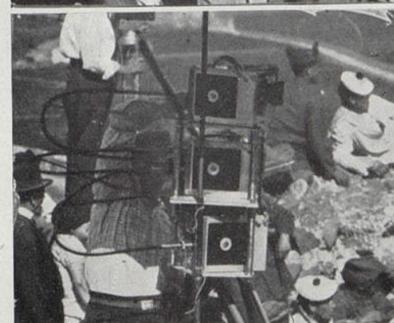
Or, voici que la fin approche ; la fortune des armes s'affirme en notre faveur, partout nos troupes prennent l'offensive ; dans le secteur du Plessis, la Légion étrangère va attaquer.

Cette attaque réussira-t-elle ? Un point nous menace ; notre Etat-Major sait qu'une ligne de mines est disposée sous le terrain où nos tanks doivent passer ; un dispositif électrique, dissimulé dans les caves du château en commande la déflagration ; il faut empêcher ces engins d'éclater. Y a-t-il un volontaire qui connaisse le pays, pour tenter la terrible aventure d'aller là-bas couper les fils ? Paul accepte. Un avion le transporte de nuit dans les lignes ennemies.

A l'aube, l'attaque s'est déclanchée, nos chars d'assaut traversent sans mal la zone qui devait leur être mortelle, le château est enlevé, et Paul, en qui Claire stupéfaite a reconnu celui auquel jamais elle ne cessa de penser, va, soigné par elle, s'y remettre en paix de ses nouvelles blessures.

Enfin, le 11 novembre : Le clairon de l'Armistice sonne à tous les échos... Paul songe à son frère mort qui aimait cette jeune fille, à la lettre qui peut détruire son pauvre bonheur, mais Claire lui apprend que jamais elle n'aima Max d'amour et que son cœur est libre.

Heureux... sans doute, mais ni la victoire, ni la paix, ni l'amour ne pourront faire oublier les innombrables croix qui hérissent nos campagnes ; les énergies nouvelles pourront se raidir pour que la vie renaisse, toujours nous garderons au cœur l'angoisse de l'affreux cauchemar que fut la « Grande Epreuve » et dans notre âme un seul ardent désir : *La Paix !...*



LE studio 28 vient d'enrichir l'exploitation française d'une nouvelle salle spécialisée.

Pour son inauguration, M. Jean Mauclair avait eu l'idée d'inscrire au programme une ample documentation technique, empruntée au *Napoléon* d'Abel Gance. Vues de travail, démonstration des divers procédés utilisés par Gance comme le triptyque, l'appareil portatif, etc...

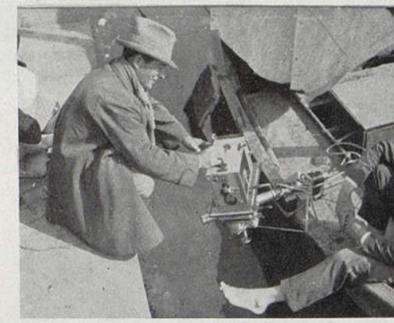
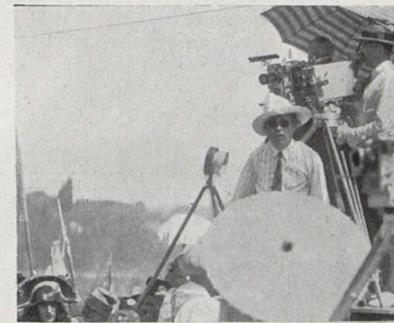
Ce documentaire en marge d'un grand film est intéressant pour les professionnels et pour le public.

Nous reproduisons ci-contre quelques-unes de ces vues.

En haut, vue générale du camp d'Albenga (triptyque).

A gauche, de haut en bas : Gance et ses opérateurs, Emile Pierre, Mundwiller et Krüger ; les trois appareils montés en ordre de marche pour les vues du triptyque ; prise de vues en auto de la galopade de Bonaparte vers le camp d'Albenga ; prise d'un gros plan d'Elisa Bonaparte (Yvette Dieudonné), exténuée par sa fuite dans le maquis.

A droite, de haut en bas : Gance dirigeant les scènes du camp d'Albenga ; Jules Krüger installe un appareil automatique sur la barque qui va emporter Bonaparte vers la France ; filmage d'une scène de l'école de Brienne ; prise de vues de gros plans de la famille Bonaparte.



Balzac au cinéma

EST-CE pour donner raison à la boutade (qui n'en était peut-être pas une !) de ce metteur en scène, qui déclarait, furieux de la surveillance de son film par le romancier, qu'il transposait à l'écran : « Je ne veux plus travailler que d'après des « auteurs morts ! » Il semble que l'on revienne aux dits auteurs, moins embarrassants — ils ne se plaignent pas, eux, du moins. — Sardou, Zola, Balzac, sont à l'honneur depuis quelque temps. Zola et Balzac offrent de magnifiques scénarios. Balzac surtout, qui ne fut pas transporté à l'écran autant qu'on pourrait le croire ? Les Allemands, les Anglais, les Américains, les Italiens, à l'instar de quelques animateurs de chez nous, tournèrent bien quelques bandes d'après des romans de l'immortelle Comédie Humaine, mais en comptant les adaptations fantaisistes italiennes, on n'arriverait sans doute point à un total de vingt films. Ce qui, vu le labeur de Balzac, est peu.

C'était Eugénie Grandet, en Angleterre ; *La Duchesse de Langeais*, en Amérique (film de Frank Lloyd) ; *Le Galérien*, avec P. Wegener ; *Le Cousin Pons*, du regretté Jacques Robert et d'André Chancerel ; *Le Père Goriot*, de Baroncelli ; *L'Auberge Rouge*, d'Epstein. Comptons aussi l'adaptation de *La peau de chagrin*, par Léon Poirier, dans *Narayana* ; *Le Colonel Chabert*, tourné en Italie avec Le Bargy.

Ajoutons à cette liste les adaptations de Rupert Julian, *Le médecin de campagne* et *Splendeur et misère de courtisanes*, de Manfred Noa, celles-ci adaptations très libres, puisqu'aucun personnage n'est calqué sur ceux de Balzac. Enfin, *La Cousine Bette*, chez nous et, en Allemagne, *Liebe*, de Paul Gzinner, qui sans doute connaît, sous un titre plus exact, *Histoire des Treize*, le grand succès du film précédent de ce metteur en scène, *A qui la faute*, que Pax-Film présente l'an dernier.

L'Histoire des Treize a d'ailleurs pour vedette principale la grande tragédienne de théâtre et d'écran Elisabeth Bergner qui, dans *A qui la faute* déjà, était la partenaire de Jannings et de Veidt. Elle tient le rôle de la Duchesse Antoinette de Langeais, rôle écrasant si l'on songe que précédemment, en Amérique, ce fut Norma Talmage qui l'interpréta.

Dans le film américain, le metteur en scène prenait avec Balzac de grandes libertés, avec l'excuse qu'on devine. Au cinéma, tout doit « finir bien ». Paul Gzinner, l'un des plus remarquables cinéastes d'aujourd'hui, a une conception plus pointilleuse de son art et c'est presque scène à scène qu'il suit l'auteur dont il emprunte le scénario.

L'intérêt n'en est pas moins grand (car, n'est-ce pas de l'inconséquence de corriger Balzac ?) et plus d'humanité s'en dégage. Ceux qui virent jadis le film américain pourraient en juger. Nul doute, l'œuvre allemande triomphera de cette mise en parallèle.

Avec P. Gzinner, la Duchesse de Langeais, coquette amoureuse — prise à son propre piège — ne connaît pas le bonheur sur la terre comme dans la version américaine. Elle finit comme Balzac nous le dit. Le fin est autre, ah ! certes, et le rôle moins facile pour l'artiste, mais Elisabeth Bergner a fait ses preuves. Le film n'est plus charmant, simplement, mais émouvant à l'extrême. Nous sommes sûrs que personne ne s'en plaindra, lors de sa présentation par Pax-Film, le 21 mars, à Mogador.

Ajoutons que ce beau film vient à son heure. C'est le salut respectueux d'un des jeunes maîtres de la langue universelle qu'est le Cinéma au grand Balzac, son aîné, qui, lui aussi, avec sa plume, parlait à l'univers.

HENRY POULAILLE.

La question du répertoire du film

L'opinion de M. Cari,
directeur des Etablissements Aubert

Dans notre dernier numéro, nous avons publié deux très intéressantes lettres de Jean Telesco et de Marcel L'Herbier sur la question posée récemment, ici-même :

« Peut-on constituer un répertoire du film ? »

Voici maintenant la réponse autorisée que nous a faite M. Cari, le distingué directeur des Etablissements Aubert, l'un des plus actifs représentants de l'exploitation française :

— Un tel répertoire n'est pas absolument impossible, mais si l'on veut l'affranchir de la tyrannie de la mode qui rend tout film moderne ridicule, au bout de très peu de temps, on devra s'en tenir aux films historiques et aux documentaires.

« Il y aura encore place pour certains films de fantaisie ou d'imagination pure, pour certains films évoluant dans les milieux populaires, comme *La Ruée vers l'Or*, *Le Gosse*.

« Après une dizaine d'années, on peut revoir avec plaisir des films comme *L'Atlantide*, et le premier *Quo vadis* ? si le négatif n'avait pas rendu l'âme, pourrait être comparé sans ridicule au second.

« Christy soutient la comparaison avec *Le Roi des Rois* et peut être même jugé, à certains points de vue, nettement supérieur au film de Cecil de Mille.

« *La Roue*, d'Abel Gance, peut être repassée utilement.

« J'ai fait personnellement quelques expériences heureuses. *L'Opinion Publique*, que j'ai repassé à *Electric-Palace-Aubert* plusieurs années après sa réalisation, a obtenu un très grand succès bien que le film évoluât dans des milieux bourgeois avec des modes caractérisées.

« Imaginez *Nanouk*, *Moana* et *Chang* dans dix ans. Ils seront encore dignes d'intéresser le public.

« Reste la question technique. Elle évolue à pas de géants et ce progrès incessant reste peut être le principal obstacle à la constitution d'un répertoire classique.

« Que conclure ? En théorie et d'un point de vue intrinsèque, un tel répertoire reste possible, mais dans la pratique, le choix des films de réédition est très limité.

« Je ne parle pas de l'usure des négatifs qui, au-delà d'un certain nombre de copies et au-delà d'un certain temps, deviennent à peu près inutilisables. »



Lil DAGOVER, dans *Le Tourbillon de Paris*, réalisé par J. Duvivier, avec Léon Bary et Gaston Jacquet.



CARMEN BONI

dans *Scampolo*, le nouveau film d'A. Genina



L'admirable *Chang* d'Ernest Shoedsack et Merian Cooper, comportait dans sa version primitive quelques tableaux de nature qui furent coupés ensuite. Nous sommes heureux d'en publier un, pris parmi les plus beaux

De-ci, de-là, dans les Studios et ailleurs...

En visite au "Perroquet vert"

Par un coup de téléphone, je m'étais assuré que MM. Jacques de Casembroot et Léon Milva tournaient une scène de leur film *Le Perroquet vert*, d'après le roman de la Princesse Bibesco. Je me rendis au studio de la rue Francœur, où je les trouvai en plein travail.

Le décor était vaste et simple : un long corridor voûté aux murs gris, quelques marches grimpaient vers une large porte, tandis qu'allignées côte à côte s'élevaient quelques pierres tombales. De puissants projecteurs balayaient l'ensemble de leurs faisceaux lumineux, tandis que perchés sur un haut piedestal, tout à côté des opérateurs, Jean Milva, le metteur en scène, donnait énergiquement des ordres.

M'approchant de M. de Casembroot, scénariste et assistant, je lui demandais de me donner quelques indications.

— La scène que nous tournons aujourd'hui est celle de l'émeute. Des révolutionnaires, envahissant le château où demeure Edith Jehanne, poursuivent la jeune fille jusque dans les souterrains. Affolée, la pauvre enfant se réfugie auprès de son père, qui la protège et se fait tuer. Tenez, voyez donc. »

A ce moment, des cris violents se firent entendre. Une femme âgée et une jeune fille encapuchonnée apparurent dans l'embrasure de la vaste porte. Je reconnus en elles Berengère et Edith Jehanne. Derrière, lancés à la poursuite, surgit une bande de forcenés, gesticulant, vitupérant et brandissant, qui un revolver.

— Et quelle est votre distribution ?

— Elle comprend Edith Jehanne, dans un rôle écrasant. Elle est toujours accablée par le sort et sur elle s'acharnent toutes les injustices. Mme Berengère est une remarquable gouvernante ; Maxudian est le père de la jeune fille ; Pierre Batcheff son frère, et Jim Gerald joue à merveille un rôle de composition. ...Et un perroquet vert, naturellement.

— C'est tout ? Mais quel jeune homme épouse la jeune fille, à la fin du film ?

— Aucun. Elle se retire dans un couvent.

— Et les décors ?

— Ils sont signés par M. d'Eaubone, pour les décors réels, et de M. Jea, pour ceux d'imagination. Pour plus de renseignements, laissez-moi vous dire que l'administrateur est Georges Messerly et l'opérateur Marc Bujard. Henry Rousselle supervise le film.

— Et les extérieurs ?

— Nous les ferons à Nice, dans le courant du mois prochain. Les coins sont déjà repérés. Une anecdote pour finir : « Le premier jour que nous avons fait tourner notre perroquet, celui-ci, affolé par les aveuglantes lumières, s'envola vers les cintres et se mit à nous narguer du haut de son perchoir. Rien ne put l'en faire descendre. Tout à coup, un machiniste eut une idée géniale, en l'aveuglant avec un projecteur. Le perroquet descendit, mais le lendemain il avait les yeux collés et poussait des cris affreux, ayant contracté, par son escapade, une conjonctivite. On dut le soigner au collyre. »

De "L'Oublié" à "Tire au flanc"

Le studio de Billancourt est en pleine activité.

Dans un coin tourne Mme Germaine Dulac, dans un autre Jean Renoir dirige les premières scènes de son nouveau film.

Je m'approche tout d'abord de Mme Dulac, qui poursuit la mise en scène de *L'Oublié*. La réalisatrice est en plein travail, aussi je me garde bien de la déranger en lui posant d'indiscrètes questions et me borne à regarder le plus de choses possible.

Le décor de Schwagni est vaste. De hauts murs nus, gris et dorés, qu'éclaire une large baie lumineuse, au travers de laquelle on voit passer des ombres très décoratives.

Une porte s'ouvre toute grande : une femme délicieuse, dont la robe splendide moule le corps onduoyant, entre en poussant devant elle un homme aux vêtements sales et misérables.

Un coup de sifflet, les lumières s'éteignent : on arrête de tourner quelques instants.

Je m'approche de Mme Malleville, l'assistante de Mme Germaine Dulac, qui me reçoit fort aimablement.

— Je vous présente la princesse Mandane, me dit-elle, ou,



Mme Germaine Dulac dirigeant une scène de *L'Oublié*, avec Van Duren et Groza Wesco

si vous aimez mieux, Mlle Edmonde Guy. Quant à son partenaire, vous l'avez deviné, c'est...

— Ernest Van Duren.

— Oui. Il interprète le rôle de Pindère.

Pendant que nous bavardons, Mme Germaine Dulac ne perd pas un seul instant : elle place tout un monde de paysannes en fichus, en robes multicolores, de paysans tartares ou balkaniques qui tourneront tout à l'heure une scène populaire.

Pendant ce temps, Guichard, opérateur actif et silencieux, cinématographie une table immense, autour de laquelle doivent prendre place une kyrielle de ministres à la poitrine constellée de décorations.

Mme Malleville continue à m'expliquer.

— Mme Dulac a très peu changé le roman de Pierre Benoit, certaines scènes, peu cinématographiques, ont été modifiées. Il y a deux rôles qui ne se trouvent pas dans le roman : celui de la dactylo, qu'interprète une jeune débutante, Mlle Sylvie May, et celui d'une femme policier, que personnifie Mlle Mona Goya, qui fait également ses débuts dans le cinéma. Jacques Arna campe avec vérité un cruel Boris Khan.

« Les intérieurs étant terminés, dans quelques jours nous partons tous aussitôt dans le Midi, dans les environs de Pau, afin d'y réaliser les extérieurs. »

Heureux habitants de cette région, comme je vous envie ! comme je voudrais être moi aussi Ossiplourien pendant quelques jours !

A ce moment, mes réflexions sont troublées par un ordre énergique.

— Au jus, là-dedans !

Stupéfait, je me retourne. Serais-je encore soldat ? Non, c'est simplement Jean Renoir qui tourne une scène de *Tire au flanc*. Quittant Mme Malleville, je m'approche de Renoir.

— Bonjour, cher ami, me dit-il à travers son mégaphone. Désirez-vous faire vingt-huit jours ?



Charles FRANK
dans le rôle de Blackwell, secrétaire du milliardaire américain Samford, dans *Miss Edith Duchesse*, réalisé par Donatien avec Lucienne Legrand, pour la Franco Film

— Avec plaisir, car il me semble que cette caserne n'a rien de désagréable, au contraire !

En effet, alignés les uns à côté des autres, quelques chaises encombrant le décor. Des formes humaines s'y trouvent couchées, tandis qu'au milieu de la pièce un poêle chauffé à bloc ronfle sans discontinuer. La porte du fond s'ouvre brusquement : un homme en bras de chemise, en pantalon de treillis, fait irruption dans la pièce.

— Au jus ! là-dedans...

Brusquement, chaque dormeur s'éveille, prend son quart sur la planche où se trouvent les paquetages et fonce sur le nouvel arrivant.

— Pas mal ! déclare Jean Renoir, une fois la scène terminée, mais soyez tout de même moins énergiques, n'oubliez pas que vous vous réveillez brusquement...

On recommence. Tout est parfait.

Je profite de ce que l'opérateur recharge son appareil pour bavarder quelques instants avec Jean Renoir, et je lui demande :

— Alors, ça va *Tire au flanc* !

— Mais, oui. Les scènes se succèdent dans un ensemble parfait avec Georges Pomiès, le célèbre danseur fantaisiste, dont ce sont les débuts à l'écran dans le rôle de Jean ; Félix Oudart, le policier de l'opérette *Rose-Marie*, joue le colonel ; Michel Simon est Joseph ; Jean Storm le lieutenant Daumet ; Velsa le caporal Bourache, et Rabinovitch l'adjudant. Quant à mes interprètes féminines, elles sont : Fridette Faton, Georgette ; Maryanne, Mme Blandin ; Jeanne Helbling, Solange ; Valentine Teissier, Mmes Flechois, et Lily, Mlle Van Heutz. Les extérieurs de caserne seront tournés à Saint-Cloud.

En visite chez Rod La Roque et Vilma Banky

M. et Mme Rod La Roque, ou, si vous préférez, Rod La Roque et sa charmante femme Vilma Banky, furent de passage à Paris, il y a quelques jours.

Je suis allé les voir dans le coquet appartement de la rue de Rivoli, où ils étaient descendus, et j'ai longuement bavardé avec les deux excellents artistes.

Rod La Roque est un grand garçon très turbulent et très sympathique. Pas une minute il ne demeure tranquille.

— Vous voilà Parisien, lui dis-je, êtes-vous content ?

— Oh ! oui, je suis très heureux, chacune de mes visites ici est un vrai plaisir pour moi, celle-ci plus que toute autre, puisque ma charmante femme m'accompagne.

Vilma Banky se mit à sourire au compliment de son mari. Plus calme, elle nous écoutait, silencieuse.

— Et vous, madame, êtes-vous contente d'être Parisienne ?

— Mais oui. Votre ville est si jolie et renferme de si jolies choses... Rod et moi avons visité beaucoup de vos monuments et les environs de Paris.

— Fontainebleau, interrompit Rod La Roque, m'a enthousiasmé. Quel beau film on pourrait y tourner !...

— Je suis certain, dis-je à l'exquise interprète de *Barbarra fille du désert*, que vous êtes allée rue de La Paix ?

— Mais naturellement, ce fut une de mes premières visites. J'ai beaucoup acheté... Beaucoup de robes et de manteaux...

— Votre dernier film, quel est-il ? ai-je demandé à Rod La Roque, tandis que Vilma Banky offrait quelques petits fours à ses invités.

— Mon dernier film, me répondit Rod La Roque, a pour titre *Hold'em Yale* et est mis en scène par Griffith.

— Et votre prochain ?

— Il sera l'adaptation cinématographique de la vie de *La Païva*, la célèbre danseuse. Je ne sais encore quels seront mon metteur en scène, ma principale partenaire et même mon propre rôle.

Posant les mêmes questions à Vilma Banky, elle me répondit.

— Je viens de terminer *Les deux amants*. C'est le dernier film où j'ai Ronald Colman comme partenaire et je ne sais encore quel sera mon prochain rôle.

Je bavardai longuement avec les deux charmants artistes. Rod me dit combien il appréciait les films français et combien il regrettait de n'en voir que très peu en Amérique.

— J'ai beaucoup aimé *Les Misérables*, me dit-il, qui ont remporté là-bas un énorme succès.

A ce moment, M. Guy Groswell Smith, l'aimable directeur des Artistes Associés, s'approcha de nous.

— Ne bougez pas, nous dit-il, on va prendre une photo.

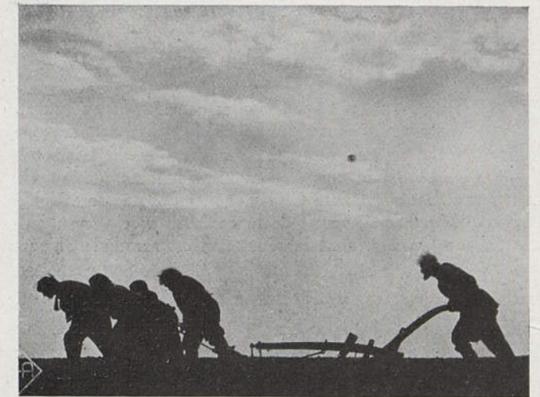
Le magnésium parla, dégageant une épaisse et lourde fumée. Et je pris congé de Rod La Roque et de son aimable femme Vilma Banky.

GEORGE FRONVAL.



la charmante vedette que la Pax-Film présente ce mois-ci dans *Le plus beau mariage*, *La Danseuse sans amour* et *l'Avocat du cœur*.

Les Nouvelles Présentations de l'Alliance Cinématographique Européenne



En haut :
Deux scènes de *La Dernière Valse*, réalisé par A. Robison, d'après Oscar Strauss, avec Liane Haid, Suzy Vernon et Willy Fritsch (Production Ufa).

En bas :
Deux scènes d'*En Mission Secrète*, réalisé par Eric Waschneck, avec Suzy Vernon et Michaël Bohnen. (Production Ufa).



A gauche et à droite :
Deux scènes extraites de *L'Equipage*, le beau film adapté du célèbre roman de J. Kessel et qui constitue un émouvant poème filmé à la gloire de l'aviation française de guerre.

L'Equipage qui est interprété par Jean Dax, Georges Charlia, Pierre de Guingand, Camille Bert, Mendaille, Claire de Lorez, s'annonce comme un grand succès. (Production Lutèce Film).



En haut :
Deux scènes des *Sorfs*, réalisé par Richard Eichberg, avec Mona Maris, Heinrich George et Harry Halm. (Production Eichberg-Ufa).

En bas :
Deux scènes de *Coupable*, réalisé par Johannes Mayer, avec Suzy Vernon, Jenny Hasselquist, Bernard Goëtze et Willy Fritsch.



LE DUEL A L'AMERICAINNE

Nouvelle de René Mazedier

DEPUIS qu'il y a sur terre des hommes, et qui luttent, on n'avait jamais vu de combat plus acharné que celui mettant aux prises le directeur du Diamond-Théâtre, le plus élégant music-hall de New-York, et son jeune concurrent Sam Curley, qui, après une formidable campagne de publicité, venait de lancer avec succès son admirable Palace Garden, dont la réputation est mondiale aujourd'hui.

Au nom de l'art, les directeurs rivaux se livraient une bataille incessante et dans leurs établissements l'infinie splendeur des décors rivalisait avec la valeur des attractions.

Palace Garden avait montré Miss Bell et ses ours blancs, évoluant dans un décor polaire. Diamond Théâtre riposta en produisant l'indien Michuga et ses aigles apprivoisés. Palace Garden exhiba un charmeur de serpent complètement nu, qui maîtrisait la fureur des cobras meurtriers en tirant d'aigres sons d'une flûte celine. Diamond Théâtre offrit en spectacle le dernier homme singe, qui se nourrissait de noix de coco, et grimpaux aux arbres avec une agilité merveilleuse. On pourrait allonger cette liste bizarre.

Durant deux saisons, les artistes les plus renommés du Nouveau-Monde étaient apparus sur les scènes concurrentes, et New-York, qui se passionne facilement pour ces duels commerciaux où l'on se bat à coups de dollars, attendait févreusement l'issue de ce combat singulier, engageant même des paris sur les chances jusqu'alors égales des deux adversaires.

Depuis quelques semaines, les recettes de Diamond-Théâtre baissaient d'ailleurs avec une inquiétante régularité et Bob Liberty, le directeur, s'abandonnait à des fureurs terribles, en examinant ses feuilles de location, maigrement étoilées de croix bleues, ou quand, certains soirs, il passait furtivement devant Palace-Garden et voyait la foule changeante, se ruer aux guichets des rivaux détestés. Blotti dans l'ombre d'une porte, il machonnait de sourdes injures et tendait haineusement le poing vers les lumières du music-hall.

C'est alors qu'il eut une idée merveilleuse.

Le monde entier parlait à cette époque de Maryse Arani, la sublime danseuse aux yeux mauves, que l'on applaudissait chaque soir dans un grand music-hall parisien. Lui, Bob Liberty, réaliserait ce que l'on avait jusque-là considéré comme impossible.

Il vaincrait les frayeurs de l'artiste, qui avait juré de ne jamais quitter le vieux monde, et la lancerait elle, l'unique, l'incomparable, en pâture au public new-yorkais.

Et Palace Garden serait fini (fichu, vous dites, je crois) et l'orgueilleux Sam Curley serait ridicule, comme un petit garçon qui a perdu son sucre d'orge.

Pendant huit jours, les claviers du télégraphe rythmèrent leur musique souterraine sur les câbles de l'Atlantique crépitaient en points et en traits sybillins, les offres mirifiques de Bob Liberty.

Sans plus attendre, les gazettes annoncèrent la grande nouvelle. Des affiches, hautes de trente pieds, représentant Maryse

Arani, de face, de profil et de dos, rutilèrent à tous les carrefours, dans un encadrement brutal de girandoles électriques.

La beauté de la danseuse aux yeux mauves enfiévrâ la ville. La mode s'en mêla. Les couturiers de la 5^e Avenue lancèrent la robe Arani. Le mauve Arani fut débité en rubans, en cravates, en chaussures, en bagues de cigares. Spring Bob, barman du Manhattan, lança le cocktail Arani, qui est bien la plus dégoutante mixture qu'on puisse avaler. Et, à la Bourse, les actions du Diamond Théâtre montèrent en un seul jour de 30 points.

Mais la belle danseuse, toujours fidèle au public parisien, dont les bravos avaient façonné la gloire, repoussait avec un entêtement tranquille, les offres fabuleuses de Bob Liberty, lequel pensait devenir fou.

Mettez-vous à sa place. En vrai businessman, cet homme jouait toute sa chance sur une carte. C'était pour lui, la victoire ou la culbute, et avant de s'avouer vaincu il s'était juré de tout essayer pour vaincre le sort et la damnée obstination de cette femme qui avait stupidement peur de la mer.

Cependant, le seul bruit de l'arrivée de Maryse Arani faisait perdre du terrain à Palace Garden, et Sam Curley, le directeur, connaissait à son tour les nuits blanches.

— Non, criait-il dans son bureau, elle ne viendra pas à New-York, cette cabotine. Il ne faut pas qu'elle vienne ; il ne faut pas qu'elle puisse arriver ici. Ou sinon, ce sera pour monter sur les planches du Palace et pas ailleurs. Bob Liberty voulait la bataille. Soit, on allait bien voir qui gagnerait cet ultime combat.

Des offres fabuleuses, envolées du bureau de Curley, vinrent bientôt surprendre Maryse Arani, qui pour l'heure au bras d'un tendre ami, se reposait d'une saison chargée en parcourant les Alpes.

La belle artiste refusait tout engagement pour les Amériques. Et les jours passaient avec une affolante rapidité sans que Liberty ni Curley aient arraché à la danseuse lointaine, la signature tant convoitée.

Après Diamond Théâtre, Palace Garden annonçait à son tour, l'engagement et l'arrivée de la danseuse-étoile. Et le public yankee, hautement excité par le duel et le bluff des deux directeurs réclamait chaque soir l'artiste, à grands cris. Et c'était vingt jours plus tard que Maryse devait apparaître, dans un ballet dont les détails, les décors et les costumes étaient déjà connus et répandus dans toutes les gazettes.

Les deux concurrents décidèrent alors d'aller chercher la danseuse.

Sur le « Léviathan » qui les emmenait vers Cherbourg, ils se montrèrent fort dignes, malgré la rage qui les tenaillait et jouèrent au bridge, à la même table, évitant les plus minimes contestations.

Mais le soir où la terre fut en vue, il fut impossible de les entraîner dans la partie coutumière. La lutte reprenait, avec une

ardeur décuplée par l'attente. Et de Cherbourg à Paris, dans le rapide, Bob Liberty tendit la main à Sam Curley :

— Fini de rire, mon cher ! J'ai juré de ramener Arani à New-York en dépit de tous les obstacles. Bonne chance ! Je vous quitte.

Et Curley : « Moi aussi, j'ai juré de ramener Arani. Entre nous, c'est une question de dollars, d'astuce, de ce que vous voudrez. Mais cette affaire, Liberty, c'est l'affaire de ma vie. Je vous battraï ou j'y perdrai mon nom. »

Les deux mains rudes se quittèrent et l'instant d'après, il n'y avait plus face à face que deux ennemis déchainés.

Les deux Américains trouvèrent visage de bois au domicile de l'artiste. Celle-ci délaissant les bravos de son cher public, se reposait des fatigues d'une longue saison, dans une villa des environs de Biarritz.

La lutte atteignait à son paroxysme. Egaré par un chauffeur ivre, Liberty manqua le rapide, où Sam Curley se réjouissait narquoisement d'être seul. Mais il frêta un avion et fila vers le Sud, à travers la nuit laiteuse et splendide.

Ah ! ce qu'il s'en moquait, du paysage de France ! Il bourrait de taloches le dos du pilote, pour lui demander d'aller plus vite. Un serpent d'argent liquide, étirant ses anneaux dans la campagne sombre. Bon, c'était la Loire. Le rapide devait être dépassé maintenant. C'était peut-être cette petite flamme longue et rouge qui dansait sous ses pieds dans la campagne. Bah ! il vaincrait !

Biarritz, sous les buées d'un matin clair. La plage aux vagues dangereuses ; les palaces fleuris ; la foule cosmopolite, les dancings qui se ferment, le ciel bleu, l'odeur salée de la mer.

Bagatelle que tout cela ! Il fallait sa danseuse à Bob Liberty.

Il la chercha comme une proie. Le rude brasseur d'affaires était déjà venu en France et savait, à coups de dollars, se débrouiller partout même en pays basque.

Quelques heures après son arrivée, il se présentait à Maryse Arani, qui venait, avec une belle insouciance, de dissiper au Casino, le plus clair de sa maigre fortune.

Il avait aussitôt compris la situation. Il se fit tour à tour câlin, prometteur et grognon, et répéta cent fois ses offres colossales. Ses paroles coulaient comme un Pactole, posant le baume de l'or souverain sur les craintes irraisonnées de la danseuse.

Et quand Sam Curley survint, il était trop tard. Le précieux contrat soigneusement plié, dormait dans l'énorme portefeuille de Bob Liberty, parmi les liasses de bank notes.

Curley pensa crever de fureur. Il était joué, perdu de réputation. En un instant, il vit devant lui, la tête barbue et les yeux sévères du vieux Moses, son principal commanditaire, songea à sa situation détruite, ce qui était peu de chose, mais surtout au déshonneur qui s'attachait à l'échec.

Il n'avait pas même la force de maudire son rival. Ce Liberty, qu'il rêvait de détrôner, était tout de même d'une jolie force.

Allons ! soit : il ne fallait pas s'affoler, mais examiner froidement la situation. Il était battu à plates coutures, certes ! Mais n'y avait-il plus rien à tenter ?

Il songea tout le jour, allongé dans un fauteuil sous la pergola de l'hôtel, en avalant des boissons roides.

Enfin, au soir tombant, il se leva, la tête alourdie, l'œil dur, la lèvre méchante. A quoi pensait-il donc, en riant si lugubrement, tandis qu'il allait rejoindre son triomphant adversaire ?

Bob Liberty, tout à la joie du succès, avait prié la danseuse à dîner, avant de gagner Paris pour câbler la grande nouvelle. Ce fut une soirée charmante, où le champagne prohibé coula généreusement, et tard dans la nuit, l'impresario donna le signal du départ :

— Allez dormir, ma grande artiste. Je ne veux point de fatigue pour vous. Nous partons demain, ne l'oubliez pas. Un saut en avion jusqu'à Paris. Un deuxième saut à Cherbourg. Un troisième pour franchir l'Océan : un quatrième pour escalader ma scène et l'Amérique est à vous.

Et l'artiste riait, amusée par la faconde de ce diable d'homme, qui savait si bien chatouiller son amour-propre et faire tinter à ses oreilles une inépuisable cascade de dollars.

Au jour naissant, l'avion aux ailes couvertes de rosée tanguait sous le poids des mécaniciens affairés. Le moteur éternua deux fois, puis commençant la ronde folle, fit tourner l'hélice comme une toupie monstrueuse.

Emmitouffés, souriants, Bob et Maryse escaladèrent lestement l'escalier minuscule, et s'installèrent en bonne place dans la carlingue.

Sam Curley les suivait. Il se casa comme il put derrière le pilote, très calme, un peu froid, et ne soufflant mot.

Un vrombissement plus fort. Un signe de la main ; et les ailes blanches montèrent dans l'air vif à la conquête du ciel.

Le voyage s'annonçait charmant. De légères nappes de brouillard bleuté dénouaient leur capricieux écheveau, laissant voir, de ci-de là, la terre, les villages de poupées, le fil blanc des routes et la veste rapiécée des collines vertes et rousses.

Dans la fragile nacelle, Maryse Arani riait aux plaisanteries de son nouvel impresario, qui, ayant débouché une bouteille de champagne, prenait des mines comiques pour remplir les gobelets.

Tout à coup, Curley interrompit le couple.

— Pardon, Madame, dit-il, d'une voix étrangement rauque, votre engagement est bien définitif ?

— Mais sans doute, riposta Maryse un peu étonnée.

— Et à n'importe quel prix maintenant, continua Curley, vous n'accepteriez de danser chez moi ?

— Mille regrets, répartit l'actrice, vous arrivez trop tard, je vous l'ai dit. Ce sera pour une autre fois.

Bob Liberty allait intervenir. Il n'en eut pas le temps.

Le pilote se renversa soudain sur son siège et le grand oiseau blanc, après une folle pirouette, s'abattit obliquement sur le sol, machine sans âme, parmi les râles de frayeur impuissante, et le rire satanique de Curley.

Epouvantable catastrophe, relatèrent les journaux le lendemain. La vedette Maryse Arani, deux impresari américains et leur pilote trouvèrent dans un accident d'avion, une mort atroce.

Oui, mais le public ne sut jamais que le malheureux aviateur écrasé sous sa machine, avait une balle dans la tête.

RENÉ MAZEDIER.

ECHOS ET INFORMATIONS

Le grand raid Paris-Le Cap

La Société des films Paramount avait aimablement invité les représentants de la presse parisienne au départ du grand raid Paris-Le Cap, qu'elle organise en collaboration avec *Le Petit Parisien* et la maison Caudron. Le départ eut lieu dans d'excellentes conditions, vendredi 2 mars, au Bourget.

L'équipage se compose de Raymond Mauler, pilote ; Maurice Baud, navigateur, et Cohendy, opérateur cinématographique.

Voici l'itinéraire que suivra *Le-Petit-Parisien-Paramount* entre les deux points extrêmes Paris-Le Cap, soit environ 15.000 kilomètres. Il procédera par bonds de 350 à 400 kilomètres environ, sauf pour deux escales, dont l'ensemble sera de 550 kilomètres, car il ne faut pas oublier que ce n'est pas un raid de vitesse, mais un grand raid de tourisme, qui est entrepris là, et, à chaque étape, l'opérateur doit prendre des documents intéressants :

Paris, Toulouse, Barcelone, Alicante, Tanger, cap Jubu, Villa Cisneros (point terminus du record en ligne droite Lemaître et Arrachart), Port-Etienne, Saint-Louis, Dakar, Kayes, Bamako, Sikasso-Bouache, Granid-Bassam, Accra, Cotonou, Lagos, Akassa, Douala, Port-Gentil, Pointe-Noire, Léopoldville, Elisabethville, Broken, Hill, Bulawayo, Prétoria, Johannesburg, Orange, Blœfontein, Le Cap.

Un beau voyage à l'actif de l'aviation française et aussi un merveilleux film en perspective.

A la Franco-Film

La Franco-Film nous informe qu'en raison de l'extension de ses services, les bureaux de l'Administration, la Direction Générale et les départements Vente à l'Etranger et Production, sont transférés dès à présent : 13, avenue Malakoff, Paris (16^e).

Les services Location, Technique, Publicité, Comptabilité, Caisse et l'Agence de Paris restent, comme précédemment : 8, avenue de Clichy, Paris (18^e).

"Madame Récamier" à l'Opéra

Nous avons annoncé que le film de Gaston Ravel, *Madame Récamier*, produit par la Franco-Film, allait passer à l'Opéra.

C'est dans la dernière semaine de mai qu'aura lieu la première, en soirée de gala.

Tire au Flanc

Voici la distribution complète de *Tire au Flanc*, que Jean Renoir réalise actuellement au studio de Billancourt, d'après la célèbre pièce de A. Sylvane et A. Mouézy-Eon :

Georges Pomiès, Jean ; Michel Simon, Joseph ; Félix Oudart, le colonel ; Jean Storm, le lieutenant Daumel ; Velsa, le caporal Bourrache ; Rabinovitch, l'adjutant.

Fridette Fatton, Georgette ; Maryanne, Mme Blandin ; Esther Kiss, Mme Fléchois ; Kinny Dorlay, Lily, et Jeanne Helbling, Solange.

Opérateur : Jean Bachelet ; assistant : Claude Heymann ; décorateur : Eric Aes ; administrateur : Roger Woog.

C'est une production « Neo-Film », qui sera distribuée dans le monde entier par les éditions Pierre Braunberger.

Les productions Sofar

— La délicieuse vedette française Josyane vient d'être engagée par la Société des Films Artistiques Sofar pour tenir un rôle important dans le grand film *L'Enfer d'Amour*.

On sait que la réalisation de cette bande se poursuit actuellement dans les neiges de Pologne, sous la direction de Carmine Gallone et a comme principaux interprètes Olga Tchekova et Henri Baudin, auxquels viendra se joindre Josyane.

— La Société des Films Artistiques Sofar annonce la prochaine présentation d'un film réalisé par E.-A. Dupont, l'auteur de *Variété*, intitulé *La Meurtrière*.

Cette production de la Terra-Film est interprétée par la grande vedette Lil Dagover.

— Sofar vient d'acquiescer les droits d'exclusivité pour le monde entier du film réalisé dans les ateliers du théâtre du Vieux-Colombier *La Petite Marchande d'allumettes*. Cette œuvre, inspirée d'un conte d'Andersen, a été mise en scène par Jean Renoir, d'après un scénario composé par lui-même avec Jean Tedesco.

L'interprétation réunit les noms de Catherine Hessling, Jean Storm, Irène Wells, comtesse Tostoï, etc...

Les prises de vues faites entièrement sur pellicule panchromatique, sont de Jean Bachelet. La décoration est de Eric Aës.

L'Appassionata

Léon Mathot ne se repose pas sur ses lauriers. Après son grand succès de *Dans l'ombre du Harem*, le sympathique acteur-réalisateur va mettre à l'écran, toujours sous sa marque Paris-International-Film, un roman inédit de Pierre Frondaie : *L'Appassionata*.



Le décor de la chapelle, avec Claire DE LOREZ, dans *Morgane la Sirène*, le film de Léonce Perret, édité par Franco-Film, qui vient de commencer sa brillante carrière dans les salles.

Pour les grands invalides de guerre

La direction du Théâtre des Champs-Élysées a présenté, le 5 mars, à la presse corporative, le film d'United-Artists *Sorrell and Son* (Après la tourmente), réalisé par Herbert Brenon, avec H.-B. Warner. Auparavant, eut lieu un délicieux déjeuner, présidé par MM. Jefferson Davis Cohn, Fadman, directeurs du Théâtre ; Jean Fabry, député de Paris, et auquel assistaient les présidents des œuvres nationales des aveugles de guerre et du foyer des Invalides.

Cette présentation servit de prélude au brillant gala qui attirera, le 9 mars, au théâtre des Champs-Élysées, l'élite de la population parisienne et auquel le journal *l'Intransigeant* avait accordé son patronage.

Les Films Alex Nalpas

Alex Nalpas vient de publier son programme de production. Il comprend d'abord *L'Oublié* que termine actuellement Mme Germaine Dulac, d'après le roman de Pierre Benoit, avec Edmonde Guy, Van Duren, Croza Wesco, Jacques Arna, etc... puis *Embrassez-moi !* que Robert Péguy réalisera d'après le vaudeville de Tristan Bernard, Mirande et Quinson, avec Prince Rigadin ; *Le suicide de Dranem* sur un scénario de Saint-Granier, avec Dranem ; *L'Abbesse de Montmartre*, d'après un scénario de Jean-Louis Bouquet ; *Les Fables de La Fontaine*, réalisées par le sculpteur Jourakovski, avec des mannequins animés.



M. ALEX NALPAS

Les films Alex Nalpas distribueront encore de nombreuses productions dont *L'Homme sinistre* avec Andrée Lafayette et Trevor, *Le Raz de Marée*, *Le Joueur de dominos de Montmartre*, avec Maurice de Féraudy et Eric Barclay ; *Le père Coriot*, avec Maurice de Féraudy, etc...

Le Croisé

Tel est le titre de la grande production nationale et de propagande coloniale que les exclusivités Jean de Merly vont réaliser prochainement. L'auteur, notre confrère Jaubert de Bénac, après avoir, au théâtre antique de Carthage, fait évoquer la fin glorieuse de Saint Louis, par les artistes de la Comédie-Française, a écrit un scénario nouveau et parfaitement conçu pour laisser à la grande figure du roy chevalier tout son caractère de martyr, en dehors d'une action très « chanson de Roland ».

La réalisation et l'interprétation grouperont les plus grands noms de l'écran. Une mise en scène, digne de l'ampleur du sujet, reconstituera l'embarquement des Croisés sur les côtes de Provence, leur arrivée en Afrique, leur camp dressé sur la colline illustre de Carthage, enfin la mort sublime de Louis IX, précurseur six siècles plus tôt d'une France généreuse, apportant à l'Islam le progrès, la richesse et la fraternité.

Quel plus beau sujet cinématographique que celui-ci, en vue de la célébration prochaine du centenaire de l'Afrique du Nord Française ?

"Thérèse Raquin"

Le chef-d'œuvre de Feyder a remporté à Berlin un véritable triomphe.

Le film est la fidèle adaptation du célèbre roman d'Emile Zola. On y retrouve toute la vie des petits bourgeois parisiens, leur intérieur, leur allure, leurs distractions médiocres. Et, dans ce cadre calme et gris, toute l'horreur du crime et du remords.

Gina Manès interprète le rôle si lourd et si complexe de Thérèse. Marie-Laurent dans le rôle de la vieille Mme Raquin, Wolfgang Zilzer dans celui du mari malade, et Hans Adalbert Schlettows dans celui de l'amant, ont su créer des personnages remarquables de justesse et de vérité.

Thérèse Raquin sera présenté à Paris, en grand gala, à la nouvelle salle Pleyel, le jeudi 12 avril, en soirée.

"Cinéma" en Tunisie

M. Olaf Fjord, en compagnie de sa femme, était de passage à Tunis, au début du mois.

Il resta quelques jours parmi nous et prit le bateau pour la France, où il doit tourner aux côtés de Louise Lagrange dans *L'Etre Inconnu*, d'après un scénario dont il est l'auteur.

M. Alexandre Volkoff était en Tunisie le mois dernier. Il était venu, avec sa troupe, pour prendre des extérieurs de *Shéhérazade*.

Il tourna particulièrement à Kairouan.

M. le docteur Markou tourne dans le Sud-Tunisien les extérieurs du *Baiser au Soleil*.

Ces prises de vues terminées, il ira peut-être à Djerba, réaliser un documentaire à court métrage.

A. D.

NOS SÉANCES

L'abondance extraordinaire des présentations (plus de 50 en mars), nous a contraint à reculer notre prochaine séance, qui sera, comme les précédentes, réservée à nos abonnés et aux membres de la presse.

Nous organisons actuellement cette séance, en nous préoccupant avant tout de ne pas gêner les maisons d'édition et de location, qui consentent toujours d'énormes sacrifices matériels pour la présentation de leurs programmes.

Nous ferons connaître par la voie des journaux et par des invitations spéciales la date de notre prochaine séance, qui aura lieu dans la première quinzaine d'avril et qui comprendra une nouvelle production sensationnelle.

Rappelons que l'abonnement à *Cinéma* (60 fr. pour la France et 100 francs pour l'Etranger), donne droit à l'entrée gratuite à toutes les séances organisées par notre revue. Chaque souscripteur recevra une carte d'abonné valable pendant toute la durée de l'abonnement.

LES LIVRES

LA LOI DES LOIS

Par Guy-Félix FONTENAILLE (Baudinière, éditeur).

La guerre de 1914-1918 a fourni, à nombre d'écrivains, matière à œuvres de circonstance. On attendait l'ouvrage, issu de la guerre, qui la dépasserait cependant, pour atteindre à l'actualité permanente.

Plongé dans sa civilisation arbitraire, l'homme en est arrivé à ce point, qu'il n'a plus, pour s'instruire, que le malheur ! Mais encore faut-il qu'il n'en déserte pas son enseignement ! Ce sera le mérite de Guy-Félix Fontenaille, de l'avoir formulé, en termes si brillants et durables, que l'on y reviendra désormais, autant par amour de la vérité éternelle, que par égard pour l'art lui-même. Le titre de son ouvrage est définitif et juste ; c'est vraiment le texte d'une Loi des Lois. Est-ce à dire d'une Loi qui conditionne toutes les Lois du monde physique et du monde moral ? Peu importe, la loi en tout cas qui nous permet d'avoir connaissance de toutes les Lois du moral et du physique. Et donc tant que l'homme sera dans l'obligation de " connaître " pour se garder des surprises du monde, l'ouvrage de Fontenaille demeurera l'une des colonnes du Temple de la Sagesse, de la Paix et du Bonheur.

Pour conquérir la paix intérieure, le calme de l'âme, tout humain doit souffrir.

A ce sujet, l'auteur nous donne cette pensée : « Celui qui trahit les enseignements d'un malheur, prend sur soi tous les malheurs qui suivront ». Et plus loin, il ajoute : « Mais notre défaite est l'annonce de notre victoire, de notre paix sur les choses et sur les causes.

Pour trouver, nous devons chercher vainement. Telle est notre infortune, telle est notre faveur. »

Sur le chemin, où nous poursuivons notre Chimère, nous devons savoir parfois nous arrêter, afin de cueillir, parmi les ronces qui bordent la route, les fruits multiples de la Sagesse. Et Fontenaille, nous enseigne : « Il n'est qu'une Sagesse, mais il est infiniment de façons d'être sage. »

Notre civilisation est désormais déficitaire ; elle vit, elle réalise sur l'acquit et non sur les acquisitions. Elle épuisera ses ressources, périra ! Et pour que ressuscite l'Europe, il lui faut le lit de sa cendre ; notre Occident doit mourir, mourir pour ressusciter comme doit ressusciter l'Orient, de sa cendre tiède toujours et luisante d'antiques reflets.

Que sera notre résurrection ? Le dire ! c'est déjà commencer à ressusciter. Et l'auteur de nous l'indiquer. Et c'est pourquoi l'on peut écrire que son œuvre, joignant l'extrême limite d'une dernière civilisation achevée, aux premières limites d'une civilisation nouvelle, est la passerelle audacieuse, que sans danger traverser l'humanité.

Que verrons-nous, ayant franchi la passerelle ?

Ah ! une terre bien nouvelle ! Où l'homme sera apprécié bien autrement ! Il était tout francionné et divers, ambitieux de manier les forces et ne les connaissant pas. Ayant retrouvé l'intelligence de l'usage, il sera l'homme innombrable, se manifestant avec aisance, puissance et pleine sécurité en lui-même, dans la famille, dans le métier, dans la nation et dans le monde.

« Que chacun mette d'abord l'unique en soi-même. De chacun, l'unique s'étendra sur la famille, puis sur la cité, puis sur le pays, puis sur le reste du monde. L'homme s'élève à l'innombrable par le mariage d'abord. A deux d'abord, ils ne font qu'un, et pourtant ils sont deux. Ils sont une unité et une diver-

sité tout ensemble. Pour conserver leur unité, ils doivent affronter tous les maux, car le plus grand mal serait de la perdre. Et s'ils vivent selon la loi, s'ils donnent toute préférence à leur unité, leur unité leur prodigue toute aisance et consolation. »

Voici un extrait sur la légitimité du métier, l'épanouissement des corporations, tels qu'ils resplendissaient au Moyen-Age, mais adaptées sous l'angle de notre siècle :

« Après qu'elle les a unis en eux-mêmes et dans leur famille, la soumission à la loi unit encore les hommes dans leur métier. L'enseignement, selon le métier légitime, unit les artisans en corporations. Dépositaire de la science du métier, chaque corporation est le dépositaire de la science de la loi, de la science magnifique. Chaque artisan est, ainsi, mieux qu'un magicien, en son métier et en tout. Il n'y a désormais plus d'artistes, mais il y a des artisans. Chaque artisan célèbre la loi dans ses œuvres. Les cathédrales sont retrouvées, et mieux qu'en pierres. Les artisans sont retrouvés. Chaque personne, chaque famille, chaque corporation, chaque cité, chaque nation, deviennent, dans la soumission, une diversité et une unité tout ensemble.

« Toutes les lois qui sauvegardent la personne, la famille, la cité, la nation, sont des lois légitimes. Ces lois sont des lois de la loi de l'homme, des lois de sauvegarde de l'humanité.

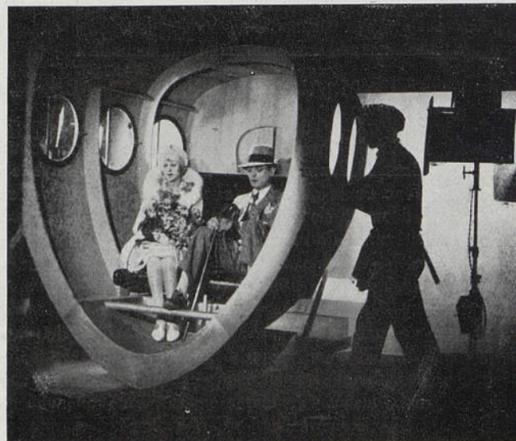
« Il est dit que le roi des hommes aura porté les deux croix, celle de l'humilité de son corps et celle de l'humilité de sa pensée.

« Le métier légitime est le métier selon les deux croix. Le métier légitime est le métier de roi des hommes.

« L'illégitimité du métier transforme l'homme en machine, en machine à penser ou en machine à agir, selon qu'il ne peine que de pensée ou de corps. »

Fontenaille est un grand penseur. L'un des rares de notre époque, où tout n'est que matérialité. Son œuvre, par son envolée poétique et le rythme musical de ses phrases, atteint parfois au génie de Pascal.

Jean MAXY.



Un décor représentant un intérieur d'aérobuse dans *Miss Edith Duchesse*, avec Lucienne LEGRAND.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

ANGLETERRE

Le succès de " Confettis "

Toute la presse britannique a loué les beautés picturales de la première production anglaise de la First National, intitulée *Confettis*. Cette production brillante, adaptée d'une œuvre du jeune romancier Douglas Furber, a pour vedettes le grand comédien anglais Jack Buchanan, Annette Benson, Sydney Fairbrother — ces deux dernières artistes sont déjà connues en France — et André Sayre. Les scènes du Carnaval à Nice ont été particulièrement applaudies.

Une nouvelle société de production

L'ancienne société Welsh Pearson Co., Ltd., a fusionné avec T. C. Elder, précédemment un des directeurs de la Stoll-Film Co., Ltd. Le capital de la nouvelle société sera de deux cent mille livres sterling. Les directeurs sont R.-C. Buchanan, T.-A. Welsh, George Pearson, T.-C. Elder et A.-L. Sydney. La Welsh-Pearson-Elder aura son studio à Welwyn, mais entre temps M. Pearson va tourner dans les Stoll-Studios, à Cricklewood.

ALLEMAGNE

(De notre correspondant George-Otto Stindt, Bellealliancestrasse, 100, Berlin).

Activité ralentie

La situation financière de l'industrie cinématographique ne semble pas très prospère en ce moment. Peut-être le bilan de la Ufa, publié au dernier moment (bilan au 31 mai 1917), est-il de nature à ramener la confiance avec ses 55 millions de marks, mais la grande société n'a pas versé de dividendes.

Ce qu'on peut dire, c'est que le travail s'élabore très activement dans les studios Ufa, sous l'impulsion vigoureuse du nouveau directeur de la production, E.-H. Correll, précédemment directeur de la Phœbus.

Au sujet du contrat très critiqué Ufa-Parufamet, il se peut qu'à la suite des pourparlers entamés entre la Ufa et les représentants de la Paramount-Metro-Goldwyn, les distributions de films seront désormais séparées.

En général, le travail se modère dans les studios berlinois. La plupart des grands films de la nouvelle production sont terminés ou sur le point de l'être. La moyenne production se poursuit normalement, suffisant à l'activité des studios de seconde importance.

On prête à Emelka l'intention de construire un nouveau studio, qui sera l'un des plus considérables et des mieux équipés de l'Allemagne. Il faut, d'ailleurs, signaler la grande activité d'Emelka, qui va contrôler la Bayrische et la Phœbus.

Les premières à Berlin

Aucune nouveauté sensationnelle ne figure au programme de ces dernières semaines. Voici les meilleurs films présentés :

A l'Ufa-Palast, le film national *Frédéric-le-Grand*, avec Otto Gebühr ; *Dette*, avec Suzy Vernon, Willy Fritsch et Ber-

nardt Goetzke ; *Panique*, avec Harry Piel ; *Luther*, excellente production de la Cob-Film, avec Eugen Klöpfer, mise en scène du Docteur Kyser.

A l'Ufa-Kurfuerstendamus : *Morale*, avec Ellen Richter, une production Matador ; *Annie Laurie*, avec Lilian Gish, un film Metro ; deux films Paramount.

Au Gloria-Palast : *Wu*, avec Lon Chaney, généralement très critiqué.

Au Capitole : le film puissant de la Fox, *Le Septième Ciel*, avec Janet Gaynor ; le film vraiment extraordinaire de la Ama, *Alraune*, avec Brigitte Helm et Paul Wegener ; *Le Cirque*, de Charlie Chaplin.

Au Taubentien-Palast : *Le Sacrifice*, avec Ivan Mosjoukine, film Matador ; *Schinderhannes*, de la Prometheus, avec Hans Stuewe ; *Thérèse-Raquin*, d'après Emile Zola, remarquable production de la Defu, réalisé par Jacques Feyder.

Au Marmorhaus : le film Fox, *Carmen*, avec la délicieuse Dolorès del Rio.

Au Beba-Palast : *La Reine Louise*, avec Mady Christians, mise en scène de Carl Grune.

A l'Ufa-Pavillon : *La Guerre du Monde*, un film Ufa très remarquable et assez critiqué.

Au Primus-Palast : *Belphegor*, de la société des Cinéromans-Films de France, mise en scène de Desfontaines.

Au Mozartsaal : *Tu ne voleras point*, un film très gai de la Ufa-Eichberg, avec Lilian Harvey.

Premières attendues

On annonce *Force mystérieuse*, film Ufa, avec Michaël Bohnen et Suzy Vernon ; *L'Espion*, avec Willy Fritsch, mise en scène de Fritz Lang ; *Charlotte déraisonne*, film Phœbus, avec Lya de Putti.

Films en préparation

Chez Ufa, on tourne : *Lotte*, avec Henny Porten, metteur en scène Frœlich ; *La Girl de la Revue*, avec Dina Gralla, metteur en scène Eichberg ; *Looping the loop*, avec Werner Krauss et Gina Manès, si admirée dans *Thérèse-Raquin*, réalisée par Jacques Feyder ; *La Dame au masque*, avec Arlette Marchal, etc.

George-Otto STINDT.

ÉTATS-UNIS

Nouvelles de la Fox

— Le capitaine Flagg et le sergent Quirt vont continuer leurs aventures à l'écran. Laurence Stallings, l'auteur d'*Au Service de la Gloire*, vient de terminer le scénario d'une nouvelle production basée sur l'éternelle rivalité de ces deux durs à cuire, démobilisés. Le metteur en scène et les artistes seront les mêmes, c'est-à-dire Raoul Walsh, Edmund Lowe, Mc Laglen, sauf, toutefois, Dolorès Del Rio.

— Une cendrillon de soixante ans, Margaret Mann, vient d'être l'objet d'une ovation unique lors de la première au Gaiety-Theatre de New-York de *Four Sons* (Quatre Fils), la récente réalisation de John Ford. Certains prédisent à cette création le succès de la sensationnelle création de Mary Carr, *Maman*.

— Al Green vient de terminer les prises de vues de *Honor Bound*, interprétée par George O'Brien et par Estelle Taylor, alias Mrs Jack Dempsey...

— Madge Bellamy tourne en ce moment *The Sport Girl* (Sportive), tandis que Tom Mix tourne *The Painted Post*.

— Parmi les grandes productions William Fox représentées en ce moment à New-York, on remarque : *L'Aurore*, *Four Sons* (Quatre Fils), de John Ford, et enfin la dernière création de Janet Gaylor et de Charles Farrell, *Street Angel* (L'Ange de la rue), qui vient d'avoir une première sensationnelle au Globe-Theatre.

— Fox-Film s'est assuré, cette année, la collaboration de plusieurs écrivains célèbres, dont les œuvres seront transposées à l'écran, entre autres M. Henry Bernstein, à qui nous devons *Le Voleur*; Mrs Wilye, célèbre authoress anglaise; Edna Ferber, romancière américaine; Henry Leyford Gates, Carl Mayer, Edward Knoblauch, Herman Bang, l'auteur de la seconde production de Murnau, pour Fox-Film; Monckton Hoffe, etc., etc.

Aux Studios Universal

— Glenn Tryon, Eddie Philipps et Fay Holderness ont été choisis pour tenir des rôles importants dans *Lonesome* (Solitaire). C'est le titre qui a été donné à l'histoire originale de Mann Page, qui sera la première production américaine dirigée par Paul Fejos, avec qui Carl Laemmle a signé un contrat de cinq ans.

— Ayant terminé *Home, James*, Laura La Plante, sans perdre de temps, a pris le bateau pour Honolulu. Elle y passera ses vacances et retournera à Universal-City pour commencer *One Rainy Night* (Par une nuit pluvieuse). Le film sera tourné sous la direction de Wesley Ruggles.

— Alexander Markey, explorateur en même temps qu'écrivain, va quitter Universal-City la semaine prochaine pour une mission scientifique et cinématographique. Il sera accompagné de Wilfred Clark, opérateur, et de Lou Collins, assistant, ainsi que d'un scénariste. L'objet de cette mission est une étude sur les Maoris, sur lesquels Marked a écrit beaucoup d'excellentes choses théoriques, qui demandent, apparemment, à être vérifiées par la pratique.

— Renée Adorée, complètement remise de son accident, a rejoint la troupe comprenant Conrad Veidt, Lloyd Whitlock, Frederick Esmelton, Adolph Milar, Maurice Murphy et Virginia Gray, au Mont-Lowe, où Irvin Villat dirige *The Michigan Kid*, dont l'action principale se déroule en Alaska.



Miss SYBIL THORNDIKE dans le rôle de Miss Edith Cavell.

Le film de Miss Cavell

Notre collaborateur George Fronval
a vu le film à Londres

Impressions et Interviews

On a beaucoup parlé ces derniers temps, du film *Dawn*, relatant le martyre de Miss Cavell. La presse mondiale a consacré sur ce sujet de nombreux articles. Etant allé passer à Londres quelques jours, en qualité d'envoyé spécial de La Presse et de Paris-Midi, j'ai pu étudier la situation dans ses moindres détails et voir le film.

On sait que sur la demande de l'Ambassadeur d'Allemagne, Sir Austen Chamberlain interdit, sans avoir vu le film, la présentation annoncée pour le 26 février et à laquelle toutes les personnalités diplomatiques et de la presse étaient conviées.

L'interdiction souleva une violente protestation. Mais le London Contry Council ne voulut revenir sur la décision qu'il avait prise sur l'ordre du ministre du Foreign Office.

Durant mon court séjour dans la capitale britannique, je pus joindre Miss Sybil Thorndike, une des plus grandes tragédiennes du théâtre anglais contemporain. J'ai longuement bavardé avec elle en sa loge de Strand Theatre.

— Je suis heureuse, me dit-elle, d'avoir eu pour mon premier film à personnifier Miss Cavell. Je regrette les incidents que souleva *Dawn*, d'autant plus que rien ne motive une telle sanction. Si le film avait été violent et malveillant envers les Allemands, j'aurais refusé d'en être l'interprète. »

M. Herbert Wilcox, qui est le metteur en scène, me déclara :

— Ce n'est pas un film de guerre, c'est le film d'une femme qui se sacrifie pour le bien de chacun, qu'il soit Anglais ou Allemand. »

Miss Cavell avait pris comme maxime : « Le patriotisme n'est rien, je ne veux avoir ni haine, ni animosité envers qui que ce soit ». Cette simple phrase résume le sujet.

Quant au capitaine Reginald Bekerly, auteur du scénario, à qui je demandais de me l'expliquer en détail, il me répondit :

— C'est la douloureuse histoire de Miss Cavell que j'ai essayé de reconstituer, en m'entourant de tous les documents possibles. Il n'y a rien qui puisse humilier les Allemands, au contraire, puisque je relate le fait authentique du soldat qui, refusant de tirer sur Miss Cavell, est abattu d'un coup de revolver par l'officier commandant le peloton d'exécution. »

J'eus la bonne fortune, durant mon séjour à Londres, de rencontrer M^e Kirscher, qui défendit Miss Cavell devant la cour martiale.

— Mon opinion sur le film, me dit-il, est très satisfaisante; l'auteur a voulu montrer que, pendant la guerre, à côté des turqueries et des carnages, se révèlent les sentiments humains. Il a choisi Miss Cavell, parce qu'elle a payé de sa vie son attachement à l'humanité. Son œuvre moralisatrice est parfaite et son film est d'une excellente portée pacifique. C'est pour cette raison qu'il doit être projeté dans tous les pays du monde. »

Je vis enfin *Dawn*. Ce ne fut pas sans peine, car il me fallut faire démarches sur démarches au L. C. C. Enfin, j'obtins l'autorisation désirée.

Dawn est un film excellent au point de vue pacifique. Miss Sybil Thorndike est une Miss Cavell émouvante, pleine de sincérité. Mme Bodart joue son propre rôle, mais est un peu effacée. Le sujet est tel que me l'avait décrit Miss Sybil Thorndike, M. Herbert Wilcox, le capitaine Reginald Bekerly et M^e Kirscher.

Dawn doit passer partout : en Allemagne comme en France et en Angleterre, et il y passera.

GEORGE FRONVAL.

NÉO-FILM

tourne...

TIRE AU FLANC

d'après Sylvane et Mouézy-Eon

avec

Georges POMIÈS

Fridette FATTON

Michel SIMON

MARYANNE

Jean STORM

Kinnie DORLAY

et Félix OUDART

et Jeanne HELBLING

Mise en scène de Jean Renoir

ÉDITIONS PIERRE BRAUNBERGER

53, Rue Saint-Roch -- Téléph. : Gutenberg 35-88

Distribution pour France et Belgique

ARMOR

12, Rue Gaillon, Paris -- Téléph. : Central 84-37



Les grandes productions des artistes associés S. A. :

Douglas Fairbanks

dans **LE GAUCHO**

Mary Pickford

dans **LA PETITE VENDEUSE**

Charlie Chaplin

dans **LE CIRQUE**

(Actuellement en Exclusivité à Marivaux)

PÈRE ET FILS

avec H. B. Warner, Anna Q. Nilsson, Alice Joyce
Nils Asther, Carmel Myers

Production Herbert Brenon

(Actuellement en Exclusivité au Théâtre des Champs-Élysées)

Norma Talmadge

dans **LA COLOMBE**

(Prochainement en Exclusivité)

Gilda Gray

dans **LA DANSEUSE DES DIEUX**

(Prochainement en Exclusivité)

LES ARTISTES ASSOCIÉS S. A.

Siège Social : United Artists Building

20, Rue d'Aguesseau, 20 -- PARIS

Téléphone : Elysées 56-34, 01-33 et 85-20

AGENCES : PARIS, 20, Rue d'Aguesseau, 20

LYON -- MARSEILLE -- LILLE -- BORDEAUX -- ALGER

L'Imprimeur-Gérant : H. FRANÇOIS, 9, avenue de Taillebourg, Paris.

CINÉROMANS FILMS DE FRANCE

La plus importante des maisons
françaises de production vous
annonce pour la saison 1928-29

10 Grands Films entièrement terminés

DUEL, mise en scène de J. de Baroncelli, avec *Mady Christians, Gabriel Gabrio et Jean Murat*. — LE DIABLE AU CŒUR, mise en scène de Marcel l'Herbier, avec *Betty Balfour, Jaque Catelain et André Nox*. — JALMA LA DOUBLE, mise en scène de Roger Goupillières, avec *Lucien Dalsace et Chakatouny*. — LA VEINE, mise en scène de René Barberis, avec *Sandra Milowanoff, Rolla Norman, Paulette Berger, Elmière Vautier, A. Nicolle*. RAPA NUI, mise en scène de Mario Bonnard, avec *André Roanne, Liane Haid et Claude Mérelle*.

TOTTE ET SA CHANCE, mise en scène d'Auguste Génina, avec *Carmen Boni et André Roanne*. — LA MAISON DU MALTAIS, mise en scène de Henri Fescourt, avec *Tina Meller et Silvio de Pédrilli*. — LE PRINCE JEAN, réalisé par René Hervil, avec *Renée Héribel, Lucien Dalsace, Paul Guidé*. — LA MERVEILLEUSE JOURNÉE, mise en scène de René Barberis, avec *Dolly Davis, André Roanne, Sylvio de Pédrilli*. — LE PASSAGER, mise en scène de J. de Baroncelli, avec *Charles Vanel*

Deux Superproductions

L'OCCIDENT

d'après l'œuvre célèbre d'Henry KISTEMAECKERS

Mise en scène de Henri FESCOURT

avec

CLAUDIA VICTRIX ET JAQUE CATELAIN

**Lucien Dalsace, H. de Bagratide, Jeanne Méa
Renée Veller, Andrée Rolane, Paul Guidé
Labry, Raphaël Liévin, Raymond Guérin**

Un film de Marcel L'HERBIER

L'ARGENT

d'après le chef-d'œuvre d'Emile ZOLA

(Production Cinémendial)



Pellicule
Négative ou Positive

Kodak

La Pellicule **"KODAK"**, négative ou positive, est celle sur laquelle vous pouvez toujours compter. Elle s'identifie non seulement par sa qualité, mais aussi par des noms **"KODAK"** imprimés en bordure de la perforation.

Positive
"NON FLAM"

Pathé

La Pellicule positive **"NON FLAM"** **PATHÉ** rend fidèlement les moindres détails du négatif original. Elle supprime toutes les précautions spéciales et onéreuses qui grèvent lourdement les frais d'édition et d'exploitation.

Demandez les notices gratuites :

Le Film "Non Flam Pathé"

La Pellicule Panchromatique "Kodak"

Société **"Kodak-Pathé"** S. A. F.
39, Avenue Montaigne, PARIS (8^e)
Téléph. : Élysées 81-11, 81-12, 88-31, 88-32.